

L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

Une autre parole sur Marie



NO 125, PRINTEMPS 2010

Som-mère

| | |
|---|-------|
| Liminaire par <i>Aïda Tambourgi</i> | p. 3 |
| Marie chez les Pères de l'Église par <i>Flore Dupriez</i> | p. 4 |
| La mariologie depuis le Concile Vatican II par <i>Louise Melançon</i> | p. 6 |
| Marie et ses mystères par <i>Marie Gratton</i> | p. 11 |
| Le phénomène des apparitions de Marie par <i>Aïda Tambourgi</i> | p. 17 |
| Vierge... à perpétuité ? par <i>Odette Mainville</i> | p. 21 |
| Marie de Judée par <i>Marie-Josée Riendeau</i> | p. 26 |
| À l'école de Marie, la femme « eucharistique » ou la transformation du rôle de Marie chez le pape Jean-Paul II par <i>Margo Gravel-Provencher</i> | p. 30 |
| La virginité dans la Bible hébraïque et le judaïsme par <i>Micheline Gagnon</i> | p. 35 |
| Une dévotion féministe à Marie – Récit personnel par <i>Denise Couture</i> | p. 40 |
| Billet par <i>Monique Dumais</i> | p. 45 |
| Saviez-vous que... par <i>Marie-Josée Baril</i> | p. 46 |

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE: : *Notre-Dame de la Miséricorde* in *Dessine-moi le mystère : regards sur l'art sacré*, par Marie Gratton. Montréal, Fides, 2002. Reproduction autorisée par la maison d'édition.

NDLR: La collective L'autre Parole rassemble plusieurs petits groupes de femmes essaimés aux quatre coins du Québec. Quand c'est le cas, le nom du groupe d'appartenance sera mentionné à côté de celui de l'auteur.

Liminaire

Toute une revue consacrée à Marie ! Un numéro passionnant qui essaie de faire la part des choses tout en cherchant à instaurer et à revendiquer une parole « autre » sur Marie. D'un côté, il laisse place aux articles qui nous parlent de la Marie institutionnalisée par les Pères de l'Église, celle à qui l'on rend un culte (Flore Dupriez); par les papes : la Mère glorifiée, exaltée, la Vierge perpétuelle au cœur et à l'âme immaculée, la femme passive, soumise, le modèle choisi pour les femmes (Louise Melançon); la Marie statufiée, imagée par l'art, telle que forgée par le patriarcat qui voulait maintenir les femmes sous son joug (Marie Gratton); la Marie qui ne cesse d'apparaître, à travers tous les continents, pour ramener les fidèles vers l'Église de son Fils, jouant même un rôle de Médiatrice avec son Fils pour le salut (Aïda Tambourgi).

D'un autre côté, les articles qui la présentent comme la simple femme juive, la mère, l'épouse, la femme ignorée, oubliée, celle qui a partagé le sort de toutes les femmes (Odette Mainville); celle dont l'humanité et la sexualité ont été gommées, la « Super femme » conçue par l'Église patriarcale et inaccessible aux femmes. (Marie-Josée Riendeau); celle qui pourrait nous entraîner à sa

suite à revendiquer le statut de disciples de Jésus de Nazareth (Margo Gravel-Provencher).

Bien sûr, il a bien fallu commencer par expliquer la notion de virginité dans l'*Ancien Testament*, étudier son impact sur la société juive et les sociétés voisines de l'époque (Micheline Gagnon). Enfin, nous avons aussi un article d'une féministe radicale qui témoigne de sa relation spirituelle et personnelle à Marie (Denise Couture).

Il va sans dire que la critique féministe de l'image traditionnelle de Marie filtre à travers la majorité des articles. Si, à la fin de la lecture de cette revue, vous découvrez un visage « autre » de la Marie élevée sur un piédestal par l'Église institutionnelle, qui ne cesse de vouloir garder une main mise sur les femmes, c'est que la recherche entreprise par les auteurs aurait atteint son objectif de replacer Marie, femme parmi les femmes, en tout semblable à nous.

Pour clôturer ce numéro, le Billet et le Saviez-vous que... sont toujours au rendez-vous.

Bonne lecture

Aïda Tambourgi
Pour le comité de rédaction

MARIE CHEZ LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Flore Dupriez *

Dès les débuts de l'Église, les auteurs chrétiens affirment que le Christ est vraiment né de la Vierge Marie. Les Pères commencent à élaborer — et plus encore dans l'Église grecque — une littérature mariale, afin que la maternité divine devienne objet de croyance.

À cette époque, les discussions théologiques portaient avant tout sur les fondements de la foi, comme la Trinité, la Grâce, la nature humaine et la nature divine du Christ.

C'est en Syrie, terre de la Déesse-Mère, que naît la source lyrique du culte de Marie. La maternité de Marie y apparaît comme le correspondant de la paternité du Père. Le premier chanteur de Marie sera saint Éphrem (+373), moine originaire de Mésopotamie devenu ermite. Il s'adresse à Marie en soulignant la pureté de son âme comme celle de son corps, ce qui lui permet d'être la demeure de la grâce et de l'Esprit-Saint. Les Pères de l'Église ont insisté sur la chasteté de Marie, condition essentielle au rachat de l'humanité, déchue depuis la souillure pri-

mordiale. C'est par Marie que les chrétiens pourront rejoindre son Fils et obtenir leur salut.

À la même période, dans l'Église latine, saint Ambroise a pour louer Marie des accents mystiques peu habituels chez les Occidentaux. Il donne la Vierge en exemple en tant que modèle de la virginité. À ses yeux, elle possède toutes les vertus féminines, soit la pureté, l'humilité, l'obéissance, la prudence, la compassion et le courage. Les cinq traités qu'Ambroise consacre à la virginité font de lui le fondateur de la littérature mariale. Dès ce moment, le culte de Marie Mère de Dieu se répand dans l'Église, et d'autant plus aisément que les écrits de l'évêque de Milan sont empreints d'une tendre piété.

Cette période de l'histoire de l'Église

* Flore Dupriez est historienne et auteure de *La condition féminine et les Pères de l'Église latine*, Éditions Paulines, 1982.

est marquée par l'affirmation des dogmes. Il devint donc nécessaire de proclamer la maternité divine comme un dogme. Cela eut lieu à la suite de deux conciles. Le premier se tint en 431 à Éphèse, patrie d'Artémis. C'est curieusement sur les ruines de son temple qu'est construite une église dédiée à Marie. Ensuite, en 451, le concile de Chalcédoine proclama Marie *Théotokos*, c'est-à-dire Mère de Dieu. Ce terme est d'origine populaire et permettait à la sensibilité des chrétiens de s'exprimer dans la foi. Chez les Pères de l'Église grecque, Grégoire de Nysse, au IV^e siècle, loue la fécondité spirituelle de la virginité. Marie a enfanté Jésus sans perdre cette qualité et elle a donc rendu possible le salut de l'humanité. Sa pureté est également une victoire sur la mort : selon Grégoire de Nysse, elle est montée au ciel comme son Fils. Cette assumption lui semblait naturelle du fait que la Vierge n'avait pas connu la corruption de la faute d'Ève et ne devait donc pas connaître celle du tombeau. Marie participait ainsi à la résurrection de son Fils. Quant à l'ouvrage de Jean Chrysostome sur la

virginité, il est lié au grand mouvement monachiste du IV^e siècle. La virginité apparaît dans son œuvre comme le signe même de la nouvelle alliance. Avant la venue du Christ, vivre selon la loi était irrécusable, mais désormais les chrétiens et les chrétiennes sont appelés à vivre selon l'Esprit à l'exemple de Marie.

Nous avons pu constater l'insistance mise par les Pères de l'Église sur la virginité de Marie. Contrairement à la Déesse-Mère, dont la virginité cautionnait le renouvellement des saisons, Marie n'est pas une divinité. Elle est la *Théotokos*, la Mère de Dieu. Son rôle de médiatrice se développera davantage au Moyen Âge.

Le discours des Pères de l'Église sur la virginité n'a pu qu'accentuer le contrôle exercé sur la sexualité des femmes. L'Église ne leur permit de transcender leur nature, qui les destinait au mariage et à la fécondité, que si elles consacraient leur virginité à Dieu. Le christianisme, toujours marqué par le mode de vie patriarcal des pays méditerranéens, n'a donc pas été à l'origine d'un vrai changement dans le statut des femmes.

Aïda Tambourgi
Pour le comité de rédaction

LA MARIOLOGIE DEPUIS LE CONCILE VATICAN II

Louise Melançon, *Myriam*

Il semble bien que la dévotion à Marie est née dès les origines du christianisme, nourrie par le texte apocryphe *Protévangile de Jacques* plus que par les textes peu nombreux du *Nouveau Testament*. Mais le culte plus officiel rendu à Marie s'est développé surtout à partir du VI^e siècle, à la fois dans les églises d'Orient et d'Occident.

L'affirmation que Marie était vierge et mère de Dieu (*Theotokos*) est apparue dans la foulée des conciles christologiques, comme corollaire à la divinité de Jésus, Fils de Dieu. L'Église catholique confirma sa pensée sur Marie à travers les dogmes de l'*Immaculée Conception* et de l'*Assomption*.

Avec la Réforme, les églises protestantes apportèrent une vive critique de l'importance donnée à Marie dans la foi et la vie catholiques. Elles jugeaient que cette « inflation » détournait du caractère central de la foi au Christ. Aussi est-ce dans un souci œcuménique que les « Pères » du Concile Vatican II ont été plutôt discrets et retenus au sujet de Marie. C'est dans la *Constitution dogmatique sur l'Église (Lumen Gentium)*, au chapitre 8, que l'on traite de la « Sainte Vierge Marie », de son rôle de Mère de l'Église (Corps du Christ), et qu'en prônant l'unique médiation du Christ pour notre salut l'on attribue à Marie le titre de *servante du Seigneur, associée au Seigneur*.

L'enseignement des papes

Dans les années qui suivirent le Concile, Paul VI a dû intervenir pour expliquer la mariologie contenue dans les textes conciliaires, et surtout en tirer les conséquences pour la piété et le culte marials. Ce qu'il fit surtout dans son Encyclique *Christi Matri* (1966) et *Marialis cultus* (1974). Il a mis en lumière le fait que Marie est notre modèle par sa grande foi.

Par la suite, le pape Jean-Paul II a souvent affiché sa dévotion à Marie, dans ses voyages quand il visitait des lieux de pèlerinage marials. On sait que, dès son jeune âge, il était un fervent du culte à la Vierge noire de Czestochowa. À la suite de l'attentat contre lui, le 13 mai 1981, il y eut plusieurs interventions qui faisaient le lien avec le troisième secret de Fatima. Jean-Paul II lui-même aurait attribué à la Vierge de Fatima le fait qu'il ait survécu. Aussi maintenant, au calendrier liturgique, le 13 mai est la fête de Notre-Dame de Fatima.

Jean-Paul II a fait bien des catéchèses et autres discours sur Marie, mais son écrit principal est l'encyclique *Redemptoris Mater*, publiée le 25 mars 1987, jour de la fête de l'Annonciation. Cette encyclique se situe tout à fait dans le contexte théologique du chapitre 8 de *Lumen Gentium*. Non seulement il situe Marie dans le contexte du mystère du Christ et de l'Église, mais il la présente comme modèle de foi, comme l'avait fait Paul VI avant lui :

« Son pèlerinage de foi exceptionnel représente une référence constante pour l'Église, pour chacun individuellement et pour la communauté, pour les peuples et pour les nations, et en un sens pour l'humanité entière. » (Intr. no 6)

Sa compréhension de « mère du rédempteur » consiste à faire de Marie une *associée* à l'oeuvre du Christ, du fait que Marie eût accepté dans la foi de répondre à la demande de l'Ange, à l'Annonciation : « Le premier moment de la soumission à l'unique médiation "entre Dieu et les hommes" — celle de Jésus-Christ — est l'acceptation de la maternité de la part de la Vierge de Nazareth. Marie consent au choix de Dieu pour devenir, par l'Esprit Saint, la Mère du Fils de Dieu » (no 39). Et il interprète cette réponse de Marie comme essentiellement liée à sa virginité, c'est-à-dire, à son don total à Dieu. Si Marie est associée à son fils dans l'oeuvre de ré-

demption, c'est en vertu de son union au Verbe incarné en elle, non seulement de par sa maternité, mais aussi de par sa virginité comme don total à Dieu.

À la fin de son pontificat, Jean-Paul II a aussi valorisé la dévotion au Rosaire, comme manière concrète de se mettre à l'école de Marie à travers les « mystères joyeux, douloureux, glorieux ». Il est allé jusqu'à ajouter un mystère, le « mystère lumineux » qui vient après les « joyeux ». Puis il a décrété que l'année 2002-2003 soit consacrée au Rosaire.

Benoit XVI à son tour témoigne d'une profonde dévotion à Marie, Mère de l'Église, dans le sillage de Vatican II. Il répète dans plusieurs de ses discours que Marie, de par l'incarnation de Dieu en elle, est mère de l'Église et de tous les humains. Dans un interview, il a dit que Marie « est une expression de la proximité de Dieu ». Mais surtout, ce Pape qui aime faire des relectures bibliques, a souvent mis en lumière la foi de Marie, à partir des grands textes marials, comme la visitation de Marie à Élisabeth, et le Magnificat (homélie de l'Assomption, août 2006) : « Bienheureuse celle qui a cru ! », comme Luc le fait dire à Élisabeth. Et Benoit XVI de continuer :

« Saint Luc fait comprendre que Marie est la véritable Arche de l'Alliance, que le mystère du Temple — la venue de Dieu ici sur terre — s'accomplit en Ma-

rie. Dieu habite réellement en Marie... Marie devient sa tente. ... L'acte premier et fondamental pour devenir demeure de Dieu... c'est croire, c'est la foi en Dieu, la foi en ce Dieu qui s'est montré en Jésus-Christ... »

Dans un discours pour la fin du mois de Marie, en mai 2008, il reprend la relecture de ce texte biblique. Situait les deux personnages dans leur contexte, « Élisabeth est l'une des nombreuses femmes âgées d'Israël et Marie une jeune fille inconnue d'un village perdu de Galilée. Que peuvent-elles être et que peuvent-elles faire dans un monde où comptent d'autres personnes et pèsent d'autres pouvoirs ? » Mais Marie « voit » avec les yeux de la foi l'œuvre de Dieu dans l'histoire. « Et son Magnificat, après plusieurs siècles et plusieurs millénaires, reste l'interprétation la plus véritable et profonde de l'histoire... »

Critique féministe

L'un des points centraux de la critique féministe par rapport à la dévotion et à la doctrine mariales fut l'utilisation des stéréotypes féminins. La pièce de théâtre *Les fées ont soif*, en 1978, a été pour le Québec, pour les femmes, et aussi pour les croyantes du Québec, un événement d'exorcisme, de « catharsis » bienfaisante

concernant cette prison « idéologique » que sont les stéréotypes de la mère, de la vierge et de la prostituée. Le féminisme refuse ce qui « encadre » les femmes de manière à nier leur liberté de s'accomplir en dehors de la maternité, aussi d'être valorisées comme servantes dans le sens de « secondes » par rapport aux hommes, et surtout qu'on les enferme dans une conception de la virginité opposée à la vie sexuelle tout en les valorisant comme mères ! Une contradiction que l'Église n'arrive pas à lever !

Malgré le changement important que l'on constate dans l'enseignement des papes depuis le Concile, à savoir présenter Marie comme modèle de foi, il n'en reste pas moins que cet enseignement repose encore sur des images du féminin, comme la vierge et la mère, qui sous-tendent leur théologie de l'Incarnation et de l'Église en rapport avec le Christ. Ces images contaminent la doctrine christologique et ecclésiologique.

Beaucoup d'études¹ ont montré que le culte marial, au cours des siècles, surtout à partir du Concile d'Éphèse, en 431, où l'on parle de la *Théotokos* s'est substitué au culte archaïque des déesses-mères, comme dans le culte des vierges noires (appelées *Notre-Dame*) en Europe. Cette logique imaginaire idéalise le féminin,

1. Marie-Jeanne Bérère. *Marie*, Les Éditions de l'atelier/Éditions ouvrières, Paris 1999; Marina Warner. *Alone of all her sex, The Myth and the Cult of the Virgin Mary*, London, 1976.

comme vierge et comme mère, en même temps que la condition sociale des femmes réelles est à l'aune de la soumission, de la violence ou de l'esclavage. En dénonçant cette logique, la première « vague » féministe a passé au crible la mariologie.

La théologie mariale post-Vatican II

Et qu'en est-il du souci œcuménique ? Au Concile, les « Pères » ayant exprimé leur réticence par rapport à une « inflation mariale » ont gagné. Mais le malaise au sujet de Marie continue d'exister de manière latente. Il y eut des essais, dont celui du *Groupe des Dombes*², au cours des années 1990 : des prêtres et des pasteurs ont réussi à articuler la foi commune à partir du symbole des Apôtres (ou de Nicée-Constantinople), en situant Marie à sa juste place dans cet ensemble. Marie est une créature de Dieu, elle est la mère de Jésus le Christ, elle est un membre de l'Église et appartient à la communion des saints.

Un événement des années 1990 a mis en avant-scène la mariologie : la condamnation d'un théologien sri lankais, le P. Balasuriya, pour la publication d'un livre sur Marie³ dans la perspective de la

théologie de la libération. Il remettait notamment en question la conception du péché originel et ses conséquences sur la mariologie parce que cela appuyait la discrimination à l'égard des femmes. Il réinterprétait le Magnificat à partir de l'option pour la libération des masses opprimées du Tiers-Monde.

Plus récemment, un ouvrage⁴ a été publié par l'*Académie mariale pontificale internationale*. Il s'enracine dans la plus ancienne tradition de l'Église, mais avec une perspective ouverte et critique,

« (il) montre que, pour être vraiment fidèle à la Tradition de l'Église, cette position forte et essentielle dans la théologie et la spiritualité catholiques, doit être nuancée et qu'elle demande — voire exige — d'être ouverte, d'être en dialogue constructif et sans *a priori* avec de nouvelles exigences comme l'inculturation, les théologies féministes, et bien sûr, l'œcuménisme. »⁵

En 2007 a paru un ouvrage imposant⁶ qui se présente comme un outil de base pour la théologie mariale. On fait remarquer que la mariologie bénéficie des avancées de la théologie contemporaine. Dans cet ouvrage, on soulève entre au-

2. Groupe des Dombes. *Marie dans le dessein de Dieu*, Paris, Bayard, 1999.

3. *Mary and Human Liberation*, Colombo, Sri Lanka, 1990. Le Père Tissa Balasuriya, o.m.i. fut excommunié, en 1997, mais finalement, il fut réintégré, en 1998, après des compromis réciproques.

4. *La Mère du Seigneur, Mémoire, présence, espérance*, Éd. Salvator, Paris 2005, 192 p

5. P. David Roure. Recension dans *Esprit et Vie*, no 139, décembre 2005, p. 13-15.

6. *Marie, l'Église et la théologie* (sous la direction de Béatrice de Boissieu, Philippe Bordeyne et Sil →

tres, la question des dévotions populaires, comme étant l'ancrage de la mariologie, tout en nécessitant un bon discernement (ch. 7). Et l'on fait une bonne place à la théologie féministe (ch. 8) qui apporte sa perspective critique sur les représentations de Marie et l'aliénation des femmes véhiculée par l'idéologie patriarcale, y compris dans l'Église.

Relectures féministes

Les théologiennes se sont mises à la tâche de reconstruire la mariologie en fonction des expériences positives des femmes. L'une⁷, Johnson met de l'avant Myriam de Nazareth comme notre « sœur », entre autres l'identifiant comme un individu et non comme un nom collectif (la Femme). L'autre⁸, Gebara, resitue Marie dans le contexte des « pauvres » qui était d'ailleurs le sien. Par contre, un livre de l'Américaine Charlene Spretnak⁹ a, d'une certaine façon, jeté un pavé dans la mare... Elle prend le contre-poids des efforts pour humaniser Marie en proposant la re-

découverte du mystère et de la gloire cosmiques de la Reine du Ciel. Son discours est nourri de théologie féministe, de la physique quantique et de la spiritualité de la Déesse. Ce livre provoquant peut nous pousser à approfondir la théologie mariale. Mais je pense que c'est une réaction à une représentation de Dieu au masculin : alors, Marie sert de support à une féminisation de Dieu.¹⁰

En conclusion de ce parcours rapide, il faut reconnaître un effort d'équilibre dans les discours sur Marie, à la fois de la part des papes et des théologiens et théologiennes. Mais la question reste complexe. La dévotion mariale demeure très ancrée chez bien des populations catholiques : pensons au culte de Guadalupe au Mexique, ou à Lourdes. Se mêlent bien des superstitions à une foi pourtant remarquable. Mais au fond, la dévotion mariale, n'est-ce pas un besoin tenace de l'humain de se rapprocher du Divin ?

→ vano M. Maggiani), Paris, Desclée 2007, 380 p. C'est le résultat d'un Colloque à l'Institut catholique de Paris, en 2005, avec la collaboration de la Faculté de théologie Marianum de Rome.

7. E. A. Johnson. *Truly our Sister. A Theology of Mary in the Communion of the Saints*, Continuum, 2003.

8. Ivone Gebara. *Mary, Mother of God, Mother of the Poor*, Wipf & Stock Publishers 2004.

9. *Missing Mary: The Queen of Heaven and Her Re-Emergence in the Modern Church*, MacMillan, New York, 2004.

10. Personnellement, je suis restée en méditation devant la phrase de Benoît XVI : « Marie exprime la proximité de Dieu avec nous... » ci-haut, p. 7.

MARIE ET SES « MYSTÈRES » DANS L'ART CHRÉTIEN

Marie Gratton, *Myriam*

Marie est sans conteste la figure féminine qui, dans la chrétienté, a le plus inspiré les artistes, qu'elles ou qu'ils se soient adonnés à la peinture, à la sculpture, à l'enluminure, au travail de la mosaïque ou du vitrail. Par ailleurs, on ne compte plus sur tous les continents, et plus particulièrement en Europe, le nombre de modestes églises paroissiales, de grandioses cathédrales et de sanctuaires dédiés à la mère de Jésus.

Devant une telle abondance d'images, par où commencer, et quel itinéraire suivre pour espérer vous entraîner, en quelques feuillets seulement, sur le chemin des artistes qui, à mes yeux, ont le mieux traité leur sujet, bien qu'ils aient été asservis, souvent, et desservis, parfois, par les conventions artistiques de leur époque ou la pression de la dévotion populaire ? Pour ce faire, je choisis d'emprunter la route que me tracent les quinze « mystères du rosaire », même si, dans les écrits que l'Église reconnaît comme inspirés, on ne voit Marie tenir un rôle que dans sept d'entre eux. Ce sera le prétexte d'un petit détour du côté des *Apocryphes* qui, cherchant à satisfaire la curiosité des fidèles, ont multiplié les récits la mettant en scène, et stimulé l'imagination des artistes. À tout ce beau monde, le *Second Testament* devait paraître trop discret sur ce personnage exceptionnel. Marie n'est-elle

pas, aux yeux du peuple chrétien, la femme qui, en devenant mère, a mystérieusement fait basculer l'histoire du monde, et permis l'ouverture d'une ère nouvelle ?

La vie tout entière de celle que les chevaliers médiévaux appelleront « Notre Dame » est imprégnée de mystère, et l'Église a cru bon de la présenter à la dévotion des fidèles en quinze épisodes, placés sous les signes de la joie, de la douleur et de la gloire. Curieusement, elle est absente de six d'entre eux.

Mais quand l'art marial est-il né ?

Il ne faut pas chercher au tout début de l'ère chrétienne des représentations de Marie. Les pères de l'Église et la dogmatique ne commencent à s'intéresser à elle qu'au début du IV^e siècle, alors que les grands débats christologiques excitent les esprits, au point de donner naissance à de déchirantes hérésies.

Puis les *Apocryphes* ne tardent pas à se multiplier. Ce sont des récits qui se veulent édifiants, truffés de merveilleux, prétendant révéler des secrets sur la vie intime des personnages évangéliques. Les gardiens du dépôt de la foi finiront par en interdire la diffusion. Mais ils ont eu le temps de s'emparer de Marie avec une frénésie et un manque de retenue assez époustouflant. L'iconographie qui naît, dans la foulée de ces écrits pleins d'invention et de fantaisie, nous donne des oeuvres souvent touchantes qui continueront longtemps à inspirer les artistes. Au Moyen Âge, par exemple, on trouve dans les cathédrales dédiées à Notre-Dame, de merveilleuses sculptures inspirées par les *Apocryphes*. J'y reviendrai dans un instant.

Certains ont voulu voir dans une stèle représentant une femme tenant un enfant dans ses bras, trouvée dans les catacombes romaines, une première représentation de Marie avec Jésus. À défaut de mention spécifique, il est impossible de conclure. Par ailleurs, au VI^e siècle, s'est répandue dans l'Église la croyance que Luc, l'évangéliste, avait réalisé le « véritable portrait » de Marie. Cette pieuse affabulation a traversé les siècles. On peut aujourd'hui encore admirer cette belle œuvre byzantine qui en a inspiré mille autres,

tant chez les orthodoxes grecs que russes, et invoquer cette Vierge à l'Enfant sous le vocable de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

Dans les *Évangiles*, Marie apparaît pour la première fois chez Luc, au moment de l'Annonciation. Mais pour qu'elle arrive à l'âge de concevoir, il a bien fallu qu'elle naisse ! Les *Apocryphes* se sont donc intéressés à sa conception, à sa naissance, à son éducation, à ses épousailles, puis à sa Dormition, selon le terme qu'emploient les orthodoxes pour parler de la fin de sa vie et de sa montée au Ciel.

Alors que la cathédrale de Chartres est de style gothique, les sculptures de son déambulatoire sont plus tardives, et leurs personnages ont des attitudes et des traits moins hiératiques. Un ensemble charmant illustrant la naissance de Marie nous montre une sage-femme donnant le bain à la petite, alors qu'Anne couchée semble pressée de la voir, et que Joachim se tient à l'écart. Sous le titre de « L'éducation de la Vierge », on peut souvent voir Anne tenant un livre, alors que Marie semble le lire. Mais c'est sans doute la « Présentation de Marie au temple », accompagnée d'Anne et de Joachim, et la mort de la Vierge et son Assomption, qui ont, notamment, le plus inspiré les artistes de la Renaissance. Puis

viendra la splendide « Assomption » de Murillo. Mais l'époque moderne n'est pas en reste. Je m'en voudrais ici de ne pas citer celle qu'on doit à Ozias Leduc, et qu'on peut admirer derrière un autel latéral de l'église de Mont-Saint-Hilaire. La Présentation de Marie au temple à trois ans apparaît comme une histoire qui se voulait édifiante, certes, mais sans aucun fondement historique. Quant à l'Assomption, elle a donné naissance à un dogme, mais le seul témoignage qui puisse l'étayer provient d'oeuvres condamnées par l'Église ! La foi populaire a parfois un étrange pouvoir.

Les mystères joyeux

L'**Annonciation** nous a valu une prodigieuse floraison de chefs-d'oeuvre. Plus le mystère est insondable, plus les artistes s'ingénient à le représenter. La plupart du temps, Marie et l'archange Gabriel sont tous deux présents. On les trouve soit dans une chambre, où Marie lit ou prie, soit près d'un puits. L'absence de l'ange est rarissime. Présent, il est toujours séduisant. Une colombe représentant l'Esprit-Saint fait souvent partie du tableau, de même que le Père éternel bénissant la scène. Deux fois, j'ai vu, chez des peintres anonymes de l'école germanique, un enfant Jésus minuscule traversant l'es-

pace qui sépare la colombe du sein de Marie. C'est l'exemple extrême du besoin qu'éprouve un artiste d'« illustrer » le mystère.

La **Visitation** a inspiré une multitude de tableaux et de sculptures. On y voit deux femmes, l'une aux traits déjà marqués par l'âge, l'autre dans la fraîcheur de sa jeunesse. Sur la façade de la cathédrale de Reims, ces deux figures, dont un savant drapé masque la grossesse, se trouvent tout à côté de l'Annonciation. Marie y apparaît très timide, alors que l'ange a le sourire d'un séducteur.

La **Nativité de Jésus** a été le sujet d'un nombre incalculable d'oeuvres magnifiques, toutes époques confondues. Marie y est souvent représentée agenouillée devant son fils, entourée de Joseph, des bergers ou des mages, sans oublier les anges ! Mais rien ne m'émeut autant que ces sculptures ou ces tableaux où la jeune mère est représentée couchée, tenant tantôt l'enfant dans ses bras, tantôt se reposant, tandis que la sage-femme s'occupe du nouveau-né. Une fois, une seule, j'ai vu Joseph se rendre utile en soufflant sur un brasero pour réchauffer la chambre. Il s'était enfin trouvé un rôle ! Ce jour-là, j'ai su que j'admiraïs la plus belle Nativité du monde, même

si le peintre était, je dois l'avouer, assez malhabile. Je vous signale au passage d'étonnantes statues de bois, où le drapé de la robe de Marie dissimule une porte qui, une fois ouverte, nous fait voir Jésus se tenant bien droit dans le ventre maternel, et esquissant un geste de bénédiction.

Les deux derniers mystères joyeux sont la **Présentation de Jésus au temple** quarante jours après sa naissance et le **Recouvrement de Jésus dans le temple** à douze ans. Marie y est évidemment toujours présente, mais elle n'est alors qu'un personnage secondaire.

Les mystères douloureux

Dans les *Évangiles*, Marie n'est présente ni à l'**Agonie de Jésus** ni à sa **Flagellation** ni à son **Couronnement d'épines**, ni à son **Portement de la croix**. Rien ne nous dit non plus qu'elle ait été témoin de son **Crucifiement**. Mais nous la retrouvons toutefois dans l'*Évangile selon Jean* au pied de la croix. Debout, parfois. C'est alors la *Stabat mater dolorosa* pour qui tant de musiciens ont composé des oeuvres bouleversantes. Parfois elle est assise et porte dans ses bras son fils supplicié. On parle alors de **Déposition** ou de *Pietà*. Michel-Ange nous en a laissé au moins trois, celle de Saint-

Pierre de Rome la plus connue, et deux inachevées. Dans celle dite de Rondanini, Jésus et sa mère, semblent soudés par une même douleur dans leur gangue de marbre encore grossièrement équarri. Souvent, elle est effondrée sur le sol, ne masquant pas son désespoir. Titien a réussi à nous révéler, à travers l'attitude de Marie, le scandale de la croix, dans une toile où elle se trouve par terre à côté du cadavre de son enfant qu'elle désigne d'une main, alors que l'autre s'élève vers le Ciel, où se porte aussi son regard. Ce n'est pas un *Fiat*, que le peintre a inscrit dans ses yeux, mais une question : « Seigneur, en demandiez-vous autant ? ».

Les mystères glorieux

Les *Évangiles* ne font aucune place à Marie dans les récits de la **Résurrection**, pas plus que dans celui de l'**Ascension**. Les *Actes des Apôtres* nous la montrent au milieu des Douze au moment de la **Pentecôte**. Les artistes ont donc saisi l'occasion de la représenter recevant l'Esprit-Saint. Mais, dans son cas, ce n'était pas une première... J'ai déjà dit tout l'intérêt que les artistes ont accordé à l'**Assomption**, mais je n'ai pas souligné la sensualité dont ils ont osé faire preuve dans cette représentation. Marie y a conservé les traits de la jeunesse, et dans son envol, sa

robe vient mouler son corps, alors que les anges l'entourent.

Le Couronnement de la Très Sainte Vierge revêt un caractère infiniment solennel. C'est un thème cher aux sculpteurs du Moyen Âge tout particulièrement. On peut en admirer un magnifique exemple au-dessus du porche de la cathédrale de Reims. Le Fils pose sur la tête de sa mère un diadème. Dans plusieurs autres représentations de la même scène, le Père et l'Esprit semblent présider la cérémonie où les anges sont légion.

Mais ce n'est pas tout !

Vous le savez bien, la représentation des mystères du Rosaire est bien loin d'épuiser la source d'inspiration des artistes. Les Vierge à l'Enfant, omniprésentes dans les églises, dans les musées, nichées au coin des rues dans les villes et villages de la vieille Europe, nous ont donné des oeuvres souvent admirables dues à des artistes connus ou anonymes. Mais il s'y est glissé aussi des statues et des images qui, si elles peuvent inspirer la dévotion, ne méritent guère l'admiration. Mais il est vrai que la beauté est dans l'œil de la personne qui regarde. Deux Vierge à l'Enfant sont particulièrement chères à mon cœur et à mes yeux émerveillés : Notre-Dame de Sous-Terre et Notre-

Dame de la Belle-Verrière à Chartres. La statuette de Notre-Dame de Bon-Secours à Montréal reste attachée à mes plus émouvants souvenirs d'enfance. Comment ne pas ici l'évoquer ?

Les *Mater dolorosa*, si chères à la piété espagnole, nous ont valu des statues au visage baigné de larmes, au corps couvert de manteaux brodés d'or et aux diadèmes sertis de pierres précieuses. Je peux les admirer, mais elles ne m'émeuvent pas. Et à l'art, je demande, non seulement de m'éblouir, mais aussi de m'émouvoir. Quant aux Vierge des Sept-Douleurs, au cœur sept fois tranpercé de glaives, elles me font fuir, à cause de leur sujet, mais aussi de leur style.

On doit les plus célèbres représentations de Marie, à l'époque moderne, à ses apparitions. La plus reproduite de toutes, paraît-il, est celle qui est connue sous le nom de Médaille miraculeuse, frappée en suivant les indications de sainte Catherine Labouré, la voyante de la rue du Bac à Paris. À Lourdes, c'est Bernadette Soubirous qui dira comment il faut habiller Marie et quelle attitude on doit lui donner. À Fatima ce seront les trois voyants. Il en va de même pour La Salette. J'allais oublier Notre-Dame de la Guadeloupe. Elle n'est pas blonde, elle n'a pas les yeux bleus, comme le veut l'imagerie

populaire, elle emprunte les traits et les vêtements du peuple de celui qui dit l'avoir vue. L'époque contemporaine a assisté à la multiplication de ces oeuvres où, par souci d'inculturation, Marie est présentée sous les traits d'une Africaine, d'une Asiatique, d'une Polynésienne, d'une Indienne, et j'en passe. Dans la basilique de l'Annonciation à Nazareth, on peut en admirer une collection absolument splendide venant, si ma mémoire est fidèle, d'une trentaine de pays. Il me reste encore à découvrir une Marie, fille de la Palestine, aux traits burinés par le soleil et par les vents du désert, aux mains rendues rêches par la corde du puits et les eaux de la lessive. *Tota pulchra es o Maria*. « Vous êtes toute belle ô Marie », et sans péché, voilà ce que des siècles de patriarcat nous ont dit de vous. L'antithèse parfaite d'Ève, « présente en toute femme », selon saint Augustin.

Envoi

Comme la dogmatique chrétienne et son ordre patriarcal, l'art a donc magnifié Marie. En faire le modèle inaccessible aux femmes, en la disant à la fois vierge et mère, c'était l'occasion et le prétexte de les garder toutes dans la soumission et la subordination. J'ai donc choisi pour illustrer la page cou-

verture de ce numéro consacré à Marie une image qui illustre à merveille toute l'ambiguïté du rapport que le patriarcat chrétien entretient avec elle. Les *Notre-Dame de la Miséricorde* présentent Marie déployant son manteau pour protéger les fidèles. Mais contre quoi, et de qui faut-il les protéger ? Contre tous les malheurs du temps, sans doute, mais aussi de la colère divine, prête à juger et à punir les pécheresses et les pécheurs que nous sommes. Ce n'est pas un hasard si la plus ancienne prière à Marie, qui date du IV^e siècle, commence par ces mots : *Sub tuum praesidium confugimus sancta Dei genitrix*. « Sous ta protection nous nous réfugions, sainte Mère de Dieu ». Les Litanies ne nous la font-elles pas supplier sous les vocables de « Refuge des pécheurs » et « Secours des chrétiens » ? La mort de Jésus semble n'avoir pas suffi ; il faut auprès du Père, et parfois aussi du Fils, l'intercession de Marie.

Malheur aux systèmes patriarcaux qui n'ont rien, même pas une image féminine, pour masquer leurs injustices et leurs implacables rigueurs...

LE PHÉNOMÈNE DES APPARITIONS DE MARIE

Aïda Tambourgi, *Vasthi*

On définit généralement une apparition comme la manifestation visible d'un être invisible. La personne voyante croit saisir en esprit, ou voit réellement avec les yeux du corps, des formes ou des scènes animées que ne peuvent percevoir les personnes qui l'entourent, « à moins qu'elles ne jouissent à cet instant précis de dons particuliers leur conférant un pouvoir identique. »¹

En ce qui concerne notre sujet, il est question d'une intervention ponctuelle de Marie qui se rend visible à une ou plusieurs personnes pour leur transmettre un message destiné à l'ensemble de la communauté. Depuis les premiers siècles de l'histoire de l'Église, Marie est apparue des milliers de fois à tous les grands moments de l'histoire de l'humanité et sur tous les continents : La Salette, Lourdes, Fatima sont les lieux les plus connus et les plus fréquentés aux XIX^e et XX^e siècles. Pour ce dernier uniquement, on compte plus de 400 cas d'apparitions authentiques, ou supposées telles, dont près de 200 couvrant la période située entre 1944 et 1993.

Comment peut-on expliquer ce phénomène ? Quel est le but de ces apparitions ? Et que se passe-t-il dans le monde contemporain pour expliquer cette recrudescence des apparitions de Marie ? Il est clair que tout s'accélère

dans la deuxième moitié du XX^e siècle où les médias sont de plus en plus présents. On assiste à des soulèvements de peuples entiers, à des révolutions de tous genres, à des guerres, aux droits de l'humain qui sont bafoués. On voit des peuples qui meurent de faim, alors que d'autres vivent dans l'extrême abondance. C'est pourquoi il est temps d'écouter, de se réveiller, de secouer la léthargie des fidèles pour se tourner vers l'Église du Christ, vers Marie qui nous mène vers lui (un des éléments de justification des apparitions).

Contenu des messages

Quels sont les grands messages délivrés par Marie et que nous apprennent-ils ? Le contenu de ses messages réactualise la Bonne Nouvelle de l'Évangile. Marie nous rappelle que la prière et la pénitence sont toujours d'actualité. Elle exhorte, prie, demande, supplie, sanglote, pleure, menace, réclame pénitence. À

1. E. Tizané. *Les apparitions de la Vierge : un enquêteur laïc s'interroge*, Tchou, collection Psi, 1977, p. 26.

plusieurs reprises, elle demande de réciter le rosaire et d'utiliser le chapelet (Fatima). Le mot « prier » revient comme un leitmotiv dans la majorité de ses messages : prier pour les pécheurs, pour les prêtres, pour le pape, pour la réunification des Églises. Elle demande aussi de lui bâtir des églises, de lui édifier des statues, de faire des images et des médailles la représentant, etc. Elle nous parle de l'enfer, du purgatoire, de la fin des temps. En voici deux exemples :

« Si à quelque moment que ce soit, en invoquant ma Flamme d'Amour, vous récitez en mon honneur trois Ave Maria, chaque fois une âme sera libérée du purgatoire » (13 octobre 1962, à Élisabeth Kindelmann, Hongrie). Et encore, « Je ne puis plus retenir le bras de mon Fils... Il est si lourd » (La Salette, 1846). À cause des péchés de ses enfants, la Vierge pleure durant toute l'apparition et laisse planer des menaces sur le peuple.

En principe, aucune apparition mariale n'apporte quelque chose de neuf par rapport au contenu de la Foi. Tout au plus, elle vient confirmer une connaissance déjà reçue dans l'Église. Elle vient cautionner une vérité déjà révélée, car la révélation de Dieu a trouvé son accomplissement en Jésus-Christ. Elle

est close avec lui. Tout a été dit et rien ne peut venir s'y greffer. Pas davantage, semble-t-il, pour les vérités révélées par l'Église. À titre d'exemple, il en va ainsi pour l'Immaculée Conception annoncée à Bernadette Soubirous à Lourdes en 1958 (quatre ans plus tôt, le dogme avait été proclamé par Pie IX). De même, le noyau central du message de Fatima est l'appel à la conversion et à la pénitence, tel qu'on le retrouve, par exemple, dans l'évangile de Marc (Mc 1,15).

De plus, selon Marlène Albert-Llorca, les données dont on dispose sur les apparitions de la Vierge Marie du XIX^e et du début du XX^e siècles nous apprennent que les visionnaires de sexe féminin sont largement majoritaires, à l'encontre des apparitions médiévales dont on retrouve la trace dans les archives. Toujours, selon l'auteure, cette féminisation rejoint « la féminisation du catholicisme » touchant le XIX^e siècle. Mais, elle touche presque exclusivement des petites filles et de jeunes filles, marque, selon l'auteure, d'une « valorisation renforcée de la virginité féminine par l'Église catholique, qui contribue à renforcer la proximité entre « la Vierge et ses filles »².

Mais examinons un peu les messages délivrés par Marie, car il y a vraiment

2. Marlène Albert- Llorca. Les femmes dans les apparitions mariales de l'époque contemporaine, *Clio* no 15, 2002.

de quoi nous intriguer. Il serait bon d'y relever le caractère immédiat de l'effet sur la demande comme dans l'extrait sur le purgatoire cité plus haut (Foi du charbonnier). Les apparitions entretiennent et même invitent à des pratiques superstitieuses. Il en va ainsi pour la médaille miraculeuse qui doit être portée au cou pour recevoir de grandes grâces (apparitions sur la rue du Bac à Catherine Labouré en 1830). Par ailleurs, souligne Marc Hallet, l'insistance d'utiliser le rosaire et le chapelet est une pratique qui est apparue assez tardivement dans le christianisme et l'on se demande pourquoi Marie semble juger que sa pratique est indispensable alors que les apôtres, les disciples et les premiers chrétiens ne l'utilisèrent jamais. De même, le purgatoire est une invention tardive et totalement étrangère à la Bible³. Ainsi, l'influence du contexte politique, socioculturel et religieux est évidente en ce qui concerne les apparitions.

Mais alors, quel est l'intérêt des apparitions ? Bien sûr, il ne faut pas oublier les guérisons miraculeuses qui font accourir les foules. Mais si nul ne met en doute les guérisons qui s'opèrent dans

ces lieux, il serait bon de rappeler que de telles guérisons sont aussi reconnues et admises dans toutes les religions ou sectes hérétiques, même si leur auteur(e) reste parfois non identifié(e).

Positions de l'Église sur les apparitions

À aucun moment de l'histoire, l'Église n'a réclamé des fidèles un assentiment de foi vis-à-vis des apparitions. L'approbation donnée par l'Église à une révélation, après un examen attentif des faits, n'est pas autre chose que l'autorisation accordée de la faire connaître pour « l'instruction et le bien des fidèles »⁴. D'ailleurs, l'Église a reconnu très peu d'apparitions au cours des siècles. Elle a toujours été très prudente sur ce sujet. À ce titre, Pie X affirmait que « lorsque l'Église approuve une apparition, une vision ou un miracle particulier, elle ne se porte pas garante de la vérité du fait pour autant »⁵. Par la suite, Benoît XV a proclamé : « Les apparitions ou révélations ne sont ni approuvées ni condamnées par le Saint-Siège, mais seulement permises comme pouvant être crues pieusement et de foi humaine selon les données et la valeur des témoignages »⁶. Il revient donc à chaque personne d'exercer son juge-

3. Marc Hallet, *Les Apparitions de la Vierge et la critique historique*, Édition électronique et version révisée et complétée dans son édition papier, date de l'an 2001, p. 270

4. Marie Gabrielle Lemaire. *Les apparitions mariales*, éditions Fidélité, 2007, p. 24.

5. Marie Gabrielle Lemaire, p. 25.

6. Benoît XV, *De servorum Dei beatificatione*, livre II, chap.XXXII, n°11.

ment et de vivre selon ses croyances.

La question des apparitions a été revue et des critères de discernement ont été approuvés par les Pères de la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi lors de la plénière annuelle qui a eu lieu en novembre 1974. Entre autres, on insiste en ce qui touche les révélations « sur leur conformité à la doctrine théologique, leur véracité spirituelle, leur exemption de toute erreur »⁷. Encore une fois, on cherche à confirmer qu'une apparition ne peut rien apporter de nouveau.

Conclusion

Il est sûr qu'il est difficile de nier la réalité du phénomène matériel. Les voyants voient. « S'il est aujourd'hui admis qu'une "force" (?) quelconque défie les lois de la science... cette force ou d'autres apparentées, se découvrent avec des nuances en bien d'autres lieux où l'Homme interroge le « paranormal »⁸. Les puissances spirituelles se font toutes connaître selon des procédés souvent identiques, bien qu'avec des aspi-

rations et des moyens divers. Dans tous les cas, nous nous retrouvons face à des phénomènes paranormaux.⁹ Le problème devient plus compliqué quand l'être humain se trouve mêlé à ces manifestations de l'invisible. Cependant, « l'être vivant, véritable inducteur, est la cause seconde des phénomènes dont il permet la réalisation, mais sans les comprendre et sans les avoir provoqués. »¹⁰

Peut-on ajouter quelque chose d'un point de vue scientifique concernant les apparitions ? Notons déjà que malgré « les immenses progrès réalisés dans la connaissance du cerveau humain, de son fonctionnement, de ses anomalies, de ses troubles et de ses maladies, force est d'admettre qu'on ne connaît encore de ces choses, que ce qui correspond à la partie émergée d'un iceberg. »¹¹ Toutefois, une vérité essentielle s'est pourtant imposée ces vingt dernières années, poursuit Marc Hallet, à savoir que tout comme des substances chimiques artificielles influencent notre comportement, bien d'autres naturelles, qui prennent

7. Pour l'ensemble des critères, voir : Joachim Bouffet – Philippe Boutry. *Un signe dans le ciel – Les apparitions de la Vierge*, Paris, Grasset, 1997, pp. 396-399.

8. E. Tizané. *Les apparitions de la Vierge : un enquêteur laïc s'interroge*. Tchou, collection Psi, 1977, p. 262

9. E. Tizané, p. 265.

10. E. Tizané, p. 13.

11. Marc Hallet, p. 272.

VIERGE... À PERPÉTUITÉ ?

Odette Mainville *



« Tout discours mariologique est avant tout un discours christologique », disait le professeur Richard Bergeron à un groupe d'étudiant(e)s.

Cela se vérifie effectivement tout autant dans les énoncés néotestamentaires sur Marie que dans les énoncés doctrinaux à son sujet au cours de la tradition chrétienne. Mais cela nous condamne-t-il pour autant à n'avoir d'elle que la mémoire iconographique d'une vierge éthérée ? Il semble, au contraire, possible de retracer derrière le texte biblique les traits humains d'une femme, épouse et mère, qui s'inscrit pleinement dans la lignée de son sexe.

Marie et la conception de Jésus

Pour retrouver la femme Marie, il est bon de relire d'abord les récits entourant la naissance de Jésus en Matthieu et en Luc.

Disons d'emblée que ces récits font partie d'un genre littéraire bien connu dans l'Antiquité, *récit de naissance*, lequel n'a rien à dire sur la conception biologique du personnage concerné, mais bien sur sa grandeur et sur la fa-

çon dont il a marqué l'humanité. Ainsi dira-t-on d'Alexandre Le Grand, en raison de ses exploits militaires, qu'il a été conçu par Zeus, ou de Platon, en raison de son génie philosophique, qu'il a été conçu par Apollon. La tradition biblique a aussi sa lignée de conceptions extraordinaires de fils nés de femmes soit avancées en âge (Sarah et Élisabeth), soit stériles (Rebecca, Rachel, Anne et la mère de Samson). Or on le sait bien, tous ces fils ont occupé des rôles majeurs dans l'histoire d'Israël. Les récits qui entourent leurs naissances n'ont toutefois aucune valeur d'historicité. Ainsi en est-il de ceux liés à la naissance de Jésus, que l'on retrouve en Mt 1-2 et en Lc 1-2. Mais paradoxalement, on peut extraire d'eux des informations importantes sur Marie.

En Matthieu, on rencontre une Marie totalement passive, alors que tous les messages angéliques sont adressés à Joseph. Ainsi reçoit-il de l'Ange du Sei-

* Odette Mainville est professeure retraitée de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

gneur, au cours de trois songes différents, les informations au sujet de la conception miraculeuse de l'enfant, les directives relativement au départ en Égypte et celles concernant la nécessité d'établir sa famille à Nazareth au retour d'Égypte. Mais un indice important quant au devenir de Marie transpire néanmoins d'une précision inscrite en 1,25 : « Joseph ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils auquel il donna le nom de Jésus ». Autrement dit, l'intervention génératrice divine (1,18.21) valant que pour la conception de Jésus ne pose aucune restriction quant à la suite de la vie conjugale du couple.

En Luc, par contre, Marie est mise à l'honneur. Elle est récipiendaire de la visite de l'Ange Gabriel qui lui annonce la naissance à venir de Jésus; elle visite sa cousine Élisabeth déjà enceinte de trois mois; elle prononce son *Magnificat*; et enfin, elle médite dans son cœur tous les événements concernant ces temps prodigieux. Par ailleurs, fait important que l'on ignore généralement au sujet de l'annonce à Marie, il n'y est pas question de conception divine. Il est plutôt dit, en Lc 1,35 : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre; *c'est*

pourquoi l'enfant qui naîtra sera saint, Fils de Dieu ».

Dans la tradition biblique, les groupes verbaux « venir sur » et « couvrir de son ombre » ne revêtent nulle part de connotation d'engendrement¹. Ils évoquent plutôt une intervention favorable de Dieu à l'égard de son peuple pour sa protection ou pour favoriser sa progression. C'est exactement dans cette ligne qu'oriente le rapport cause à effet marqué par « c'est pourquoi » dans l'annonce de l'Ange Gabriel à Marie. En effet, le texte ne dit pas : « L'Esprit viendra sur toi... c'est pourquoi tu concevras un fils », mais bien : « L'Esprit Saint viendra sur toi... c'est pourquoi l'enfant qui naîtra sera saint, Fils de Dieu »². En fait, l'Esprit Saint intervient afin de créer un environnement exempt de tout mal en vue de la conception ultérieure et de la naissance de Jésus. La question de Marie, quant à elle, - « Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais pas d'homme ? » (v.34) - n'est qu'un artifice littéraire en vue d'introduire la réponse à teneur théologique de l'Ange (v.35). D'autant plus que, dans la cohérence du récit, la question n'a rien d'insolite puisque Marie n'est encore que « promise en mariage » à Joseph. À titre de fiancée, il est nor-

1. Voir Ex 25,20; 40,35; Nb 10,34; Dt 32,12; Is 32,15; Ps 91,4; aussi Lc 9,34 et Ac 5,15.

2. Dans le récit d'annonciation, le titre « Fils de Dieu » n'a pas une valeur ontologique mais bien messianique, donc fonctionnelle, comme l'indiquent clairement les versets 32-33.

mal qu'elle n'ait, à ce jour, connu d'homme.

À ce stade-ci, on peut déjà conclure que les légendes entourant la naissance de Jésus, tant chez Matthieu que chez Luc, ne visaient pas à exclure l'activité sexuelle normale de la vie conjugale à venir du couple Marie et Joseph.

Les autres enfants de Marie

Les évangiles font état, à quelques reprises, d'autres membres de la famille de Jésus. En Jn 2,12, on lit qu'après la noce à Cana, Jésus descend à Capharnaüm « avec sa mère, ses frères et ses disciples ». Une autre fois, alors qu'il s'adresse à une foule, sa mère et ses frères lui font savoir qu'ils veulent lui parler (Mc 3,31-35), dans l'intention de le ramener à la maison, car ils s'inquiètent de son comportement. Ils pensent effectivement qu'« il a perdu la tête », dit l'évangéliste (Mc 3,21). De même, en Jn 7,3-10, on apprend que ses frères essaient astucieusement de le faire quitter la Galilée en lui suggérant d'aller faire connaître ses œuvres en Judée, car « ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui », y lit-on. En Mc 6,3, on découvre que Jésus a non seulement des frères, dont on connaît les noms, mais qu'il a aussi des sœurs. « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas de chez

nous ? » se disent entre eux des auditeurs étonnés de la sagesse de son enseignement.

D'autres témoignages au sujet de la famille de Jésus se trouvent encore dans *Actes des Apôtres* et dans les lettres de Paul. En Ac 1,14, on dit que Marie et les frères de Jésus se trouvaient réunis avec les apôtres et d'autres femmes pour prier. Également des Actes, on apprend que Jacques, frère du Seigneur, est une personnalité importante de la communauté de Jérusalem, qu'il en est le chef. D'ailleurs, dans sa lettre aux Galates (1,19), Paul indique qu'il l'a rencontré lors d'une visite à Jérusalem précisément. Plus encore, il le nomme parmi les récipiendaires d'apparitions du Christ dans la liste consignée en 1Co 15,5-7. Paul parle également des frères du Seigneur qui sont accompagnés de leurs femmes lors de leurs voyages missionnaires (1Co 9,5).

Voilà donc des témoignages nombreux et diversifiés au sujet d'une réelle fratrie dont faisait partie Jésus. Il semble toutefois que Marie soit devenue veuve très tôt, car on ne parle plus de Joseph au-delà des récits de naissance. Elle aurait alors eu pleine charge d'une famille relativement nombreuse. Par ailleurs, si respectable qu'ait pu être cette famille, elle a semblé tout à fait ordinaire à son entourage, si l'on en juge par les propos relevés plus haut.

La Marie de l'histoire

Le grand mouvement actuel de la « quête du Jésus de l'histoire » a développé une expertise appréciable et fourni un outillage de mieux en mieux rodé en vue de recréer la figure de Jésus. Même si les données, beaucoup plus minces concernant Marie, laissent moins de prise à une quête similaire, il est tout de même possible de glaner quelques informations historiques à son sujet, comme on peut déjà le constater. Ainsi, peut-on affirmer avec assez de certitude, sur la base des indices suivants, que Marie a eu plusieurs enfants : premièrement, il y a attestations multiples que Jésus ait eu des frères; deuxièmement, on est en mesure de les nommer; troisièmement, l'attitude rébarbative des membres de sa famille à son égard est un fait embarrassant, surtout de la part de Marie, dont on avait présenté un visage parfait au moment de sa naissance. N'eut-il été conforme aux faits, on n'aurait jamais osé attribuer tel comportement à sa mère.

Même si toutes ces données démontrent que Jésus est entouré de frères et de sœurs, la tradition catholique, voulant à

tout prix préserver la virginité de Marie, a prétendu qu'il s'agissait soit d'enfants nés d'un premier mariage de Joseph, soit de cousins. On a fondé cette dernière hypothèse sur le fait que l'hébreu, n'ayant pas de mot pour dire précisément « cousin », utilisait habituellement « frère » pour nommer un cousin; ce qui se vérifie effectivement dans les textes vétérotestamentaires. Mais le cas ne s'applique pas dans les textes néotestamentaires, ceux-là écrits en grec, car le grec a bel et bien deux mots différents pour dire « cousin » (*anepsios*) et « frère » (*adelphos*). D'ailleurs, Paul nomme Jacques *adelphos* de Jésus (1Co 15,7; Ga 1,9) et Marc *anepsios* de Barnabé (Col 4,10). De plus, quand Luc présente Jésus comme le « fils, premier-né » de Marie (2,7), il laisse clairement entendre qu'elle a eu d'autres enfants. Enfin, les occasions répétées où Marie est entourée de ses fils permettent d'y voir là une cellule familiale normale. D'éminents exégètes catholiques partagent maintenant cette opinion.³

La quête sur la « Marie de l'histoire » est donc possible à travers une lecture critique des textes néotestamentaires. Mais plus encore, cet exercice pourrait

3. Parmi ceux-là, M-E. Boismard. *Jésus, un homme de Nazareth*, Paris, Cerf, 1996, 67-70. Boismard cite aussi le Père Lagrange qui, même s'il ne pouvait à l'époque (cent ans passés) déroger de la position officielle de l'Église, avait néanmoins écrit : « La perpétuelle virginité de Marie est un dogme que (les théologiens) reconnaissent tenir de la tradition plutôt que des Écritures ».

ouvrir la voie à une relecture du discours mariologique développé au cours de la tradition chrétienne. Car c'est dans le prolongement de ces textes, principalement ceux liés à la naissance de Jésus, minutieusement construits en vue de produire de Marie l'image d'une femme impeccable, digne d'être la mère du Messie, Sauveur de l'humanité, que se sont élaborés les dogmes mariologiques. Par exemple, le dogme de l'Immaculée Conception, préservant Marie de la tache originelle, devenait une nécessité pour que la conception de Jésus échappe tout à fait au contact avec le mal. Puis la divinisation du Fils, sur la base de textes du Nouveau Testament – à tort ou à raison –, fit d'elle la « Mère de Dieu ». Le dogme de l'Assomption⁴ ne devait-il pas suivre en toute logique ?

Conclusion

On ne saurait douter que Marie ait été une femme exemplaire et vénérable. La première communauté lui a d'ailleurs réservé une place spéciale en son sein, comme en font foi les *Actes des Apôtres*. Mais cette brève quête historique a toutefois permis de lui rendre son statut de

femme à part entière. Marie a été une épouse et elle a expérimenté une réelle vie conjugale. Elle a conçu et accouché comme toutes les mères de la terre et comme elles, elle a eu à prendre soin de ses enfants, avec les joies et les inquiétudes inhérentes à la maternité. Bref, cette quête a permis de la placer dans la juste lignée des femmes qui ont traversé l'humanité et ce faisant, de resserrer les liens de solidarité féminine que l'on peut avoir avec elle.

4. « Enfin, la Vierge Immaculée, préservée de toute tache de la faute originelle, au terme de sa vie terrestre, fut élevée à la gloire du ciel en son âme et en son corps et elle fut exaltée par le Seigneur comme Reine de l'univers afin de ressembler plus parfaitement à son Fils, Seigneur des seigneurs et vainqueur du péché et de la

MARIE DE JUDÉE

Marie-Josée Riendeau, *Vasthi*

Avant la Révolution tranquille, la sexualité des femmes québécoises était régentée par des contraintes religieuses, médicales ou légales. Aujourd'hui, la sexualité des femmes a franchi le mur de l'interdit, voire même, celui du tabou.

La contraception et l'avortement sont des exemples éloquents du passage d'une sexualité de reproduction à une sexualité de récréation. C'est-à-dire, avoir du plaisir, jouir et atteindre l'orgasme sans la peur d'être enceinte à chaque fois. Pourtant, quand je regarde les images pieuses de Marie, il m'est impossible d'imaginer Marie ayant ses menstruations, jouissant ou craignant une nouvelle grossesse. En effet, lorsqu'il s'agit d'introduire la question de la sexualité dans la bulle virginale de Marie, c'est une tout autre histoire. Il est préférable de mettre des gants et, si possible, de ne pas douter de la virilité du membre de la Sainte Famille qu'est Joseph.

Ici, il ne sera pas question de la virilité de Joseph, ce n'était qu'une boutade. Mais, cela pourrait expliquer bien des choses... Sérieusement, dans ce présent texte, je tenterai de comprendre comment il se fait que malgré la révolution sexuelle qui a marqué mon époque et

ma culture, il me soit impossible de concevoir Marie avec une sexualité. Pour ce faire, j'explorerai grâce à l'Encyclopédie Wikipédia, au travail intellectuel de Nicole Lemaitre et à la perspective féministe d'Annick Delfosse, Mary Daly et Denise Boucher la dogmatique mariale comme l'Immaculée Conception, la virginité perpétuelle et la maternité divine de Marie.

Il importe de mentionner que la Très Sainte Vierge Marie est sans conteste la « Super Femme » de l'Église chrétienne et que son culte surpasse celui des saints et des anges. Cette adolescente juive de Judée, décrite dans le *Protévangile de Jacques*, et particulièrement, dans les évangiles de Matthieu et de Luc, est tellement importante pour l'Église catholique qu'en 2 000 ans de chrétienté, quatre édits papaux affirmeront comme fondamentales et incontestables leurs herméneutiques sur Marie la « Vierge » et Marie la « Mère de Dieu ».

Pour l'Église catholique, Marie aurait

été conçue exempte du péché originel. Jeune fille, elle aurait conçu et enfanté un fils sans avoir connu l'homme et à la fin de sa vie, la Mère de Dieu serait montée corps et âme au Ciel. C'est le 8 décembre 1854 que le pape Pie IX, dans sa bulle *Ineffabilis Deus* définira le dogme de l'Immaculée Conception. Préalablement, au Concile de Latran de 649, le pape Martin 1^{er} avait fait adopter le dogme de la virginité perpétuelle de Marie. Enfin, Marie est proclamée *Theotokos*, c'est-à-dire, celle qui a mis Dieu au monde, à la suite de deux conciles : celui d'Éphèse de 431 et celui de Chalcédoine en 451. Finalement, le dogme de l'Assomption de Marie a été décrété le 1^{er} novembre 1950, par la bulle *Munificentissimus Deus* du pape Pie XII.

Il faut noter qu'il n'y a aucune mention de l'Immaculée Conception de Marie dans les textes canoniques de l'Église chrétienne. C'est à l'intérieur du *Protévangile de Jacques*, datant du milieu du II^e siècle, qu'on apprend qu'Anne et Joachim ne peuvent avoir d'enfant et qu'un ange leur apparaît pour leur annoncer la naissance de Marie. Il n'y a rien d'écrit dans ce texte apocryphe qui laisserait entendre que Marie fut exemptée du péché originel. C'est davantage l'histoire d'une Église chrétienne divisée entre l'Orient et l'Occident, qui, au Moyen-âge, s'éternise dans un âpre combat apo-

logétique entre les immaculistes (franciscains) et les maculistes (dominicains). Le Concile de Trente en 1546 réaffirme la croyance en une Marie préservée du péché. Ajoutons à cela l'apport des récits des apparitions de la Vierge qui se présente comme « conçue sans péché » à Catherine Labouré en 1830 et nous avons là une suite d'étapes qui sont à l'origine du dogme de l'Immaculée Conception de 1854. Voilà, c'est fondamental et incontestable l'âme de Marie est sans tache comme métaphoriquement l'Église catholique souhaite se montrer à la face du monde.

Le dogme de Latran de 649 qui établit de manière indiscutable la virginité perpétuelle de Marie consiste à prétendre qu'elle est restée vierge après la naissance de Jésus. Ici, Annik Delfosse souligne que le mot « Vierge » n'apparaît pas dans les évangiles. C'est Justin, père de l'Église qui dans la première moitié du II^e siècle donne ce titre à Marie et il faudra attendre au IV^e siècle pour qu'elle en devienne l'archétype. De plus, l'interprétation de la mention des frères et des sœurs de Jésus dans l'évangile de Marc 6,3 suscite la polémique entre les exégètes catholiques et protestants « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ? ». Jacques le Juste, qui est nommé frère du

Seigneur par Paul et frère de Jésus par Flavius Josèphe, est-il le fils de Marie comme la tradition protestante le suggère ou un proche parent comme la tradition catholique l'affirme ?

Le dogme de la maternité divine qui, en 431 au Concile d'Éphèse, fait de Marie la *Théotokos*, celle qui littéralement « accouche de Dieu », est compris en Luc 1,34 comme une maternité volontaire qui ne s'arrête pas à la conception ou à la naissance. Marie élève Jésus. En Jean, elle provoque le début de sa mission, s'efface puis est appelée à un autre type de maternité au pied de la croix (Jn 19,25ss). Marie est la représentation de la mère parfaite qui est « capable d'engendrer et d'élever une vie nouvelle, indépendante et féconde, sans la posséder ni la retenir »¹. Pourtant, la théologienne féministe Mary Daly réfute la maternité volontaire de Marie. En effet, quand Marie en Luc 1,38 dit : « Je suis la servante du Seigneur », Daly soutient que Marie est un reliquat de l'image antique de la déesse mère enchaînée et subordonnée dans le christianisme, en tant que « Mère de Dieu » et que son rôle est d'être la domestique de l'incarnation de Dieu. Ce qui pour Daly correspond à un viol.

Actuellement, je constate que c'est à

partir du mystère de l'incarnation du Christ que l'Église a défini les tenants et aboutissants de la dogmatique mariale. Et, que de ce fait, la Marie de Judée a été dépouillée de son identité réelle pour allégoriquement revêtir l'identité de l'Église et ainsi établir la correspondance de celle-ci avec Dieu et sceller de manière définitive le destin des femmes par rapport aux hommes.

En effet, selon Annick Delfosse, les dogmes et la dévotion mariale ont contribué à déterminer le rôle de la femme dans la société occidentale. Entre le Moyen Âge et le XVIII^e siècle, les réflexions patristiques qui s'articulent autour de la virginité et de la maternité de Marie sont exclusivement phallogocentriques. Ce qui a eu pour effet de séparer radicalement Marie des autres femmes. En cela, le modèle de perfection féminine, imposé par l'Église patriarcale, est désincarné, asexué et surtout, inaccessible. À titre d'exemple, le dogme de l'Immaculée Conception. Marie est placée sur un haut piédestal qui sépare la femme en deux modèles. Il y a Ève, la mauvaise qui représente toutes les femmes, et il y a l'idéal d'une mère virginale de Dieu qui est libérée de tout péché. Pour nombre de théologiennes féministes comme Mary Daly, il importe de libérer la figure de Marie du mystère de l'incarnation. La virginité de Marie

1. Nicole Lemaitre. « Visages de Marie dans la dogmatique chrétienne », *Marie et le Limousin*, Ussel, 1991, p.15.

deviendrait alors un épistème pour l'autonomie des femmes.

Malgré la révolution sexuelle qui a marqué mon époque et ma culture, je constate qu'il n'est pas étonnant que je sois incapable d'imaginer Marie avec une sexualité. Je pense que depuis des siècles, nous sommes conditionnées par la dogmatique et la dévotion mariales à voir, comprendre et imaginer Marie comme le parfait modèle de la femme vertueuse et non pas comme le produit parfait d'une construction patriarcale, phallogocentrique et misogyne. En cela, le personnage de la statue de Denise Boucher dans *Les fées ont soif* illustre parfaitement mon propos :

« J'ai les deux pieds dans le plâtre... Je suis la perte blanche et sans profit de toutes les femmes. Je suis le secours des imbéciles. Je suis le refuge des inutiles. Je suis l'outil des impuissances. Je suis le symbole pourri de l'abnégation pourrie. Je suis un silence plus opprimant et plus oppressant que toutes les paroles. Je suis le carcan des jaloux de la chair. Je suis l'image imaginée. Je suis celle qui n'a pas de corps. Je suis celle qui ne saigne jamais. »².

Je crois qu'il est impératif pour nous que l'Être femme de Marie retrouve son identité sexuelle et spirituelle si

frauduleusement subtilisées. Et que c'est grâce à la critique féministe et à la réécriture de femmes comme Denise Boucher et celles de *L'autre Parole* que Marie retrouvera son corps et son âme. Elle retrouvera son corps et son âme, non pas au ciel avec les anges et les saints, mais parmi nous avec des femmes qui saignent et qui jouissent.

Autres sources:

Mary Daly: www.ignatiusinsight.com/features2005/mhauke_maryfem_july05.asp

Annick Delfosse « La figure de la Vierge Marie dans l'histoire des femmes et du féminisme », dans Hieros. Bulletin annuel de la Société belgo-luxembourgeoise d'Histoire des Religions, n°8, 2003, p. 22-26. Version en ligne : Université de Liège, Orbi, <http://hdl.handle.net/2268/796>.

Encyclopédie Wikipédia

2. Denise Boucher. *Les fées ont soif*, Édition Typo, 1989, p.50.

À L'ÉCOLE DE MARIE, LA FEMME « EUCHARISTIQUE »
LA TRANSFORMATION DU RÔLE DE MARIE
CHEZ LE PAPE JEAN-PAUL II
Margo Gravel-Provencher*

Interpellée spirituellement par le renouveau doctrinal ministériel, je suis convaincue de l'urgence d'accueillir les femmes au sein de tous les ministères ecclésiaux. Croyant à l'indissociabilité entre la mystique et la théologie, je rédigeais une thèse doctorale sous la thématique suivante : *La mission « personnelle » de Marie et les missions féminines d'après l'œuvre de Hans Urs von Balthasar*.

Tout en soutenant l'ouverture de ce dernier envers la femme-prêtre¹, l'étude de la spiritualité sacerdotale mariale constitue l'objet majeur de mes recherches théologiques depuis plus de 20 ans². L'Année mariale est une année charnière pour l'expression de la pensée du pape Jean-Paul II (1987-1988) sur Marie. Je soutiens qu'à l'école de Marie femme « eucharistique », telle que pensée par les autorités catholiques, peuvent peut-être s'entrouvrir les portes closes d'*Ordinatio Sacerdotalis*. Le pape Jean-Paul II ouvre de nouveaux horizons par l'attention accordée au rôle

indissociable de Marie, mère et figure de l'Église, comme élément essentiel de la vocation sacerdotale³ (cf. Jn 16,21-24; cf. Jn 19,25-30).

Je crois que les propos cités en introduction de la Déclaration *Inter Insigniores* (1976) et renouvelés dans la lettre apostolique *Ordinatio sacerdotalis* (1994) ne peuvent justifier la non-admission des femmes dans les ministères sacerdotaux : « comme il s'agit là d'un débat sur lequel la théologie classique ne s'est guère attardée, l'argumentation actuelle risque de négliger des éléments essen-

* Margo Gravel-Provencher est théologienne.

1. Hans Urs von Balthasar. « Women Priests ? », dans *New Elucidations*, San Francisco, Ignatius Press, p. 194; cf. ID, « La tradition ininterrompue », *Osservatore Romano*, 29 mars 1977, p. 2.

2. Margo Gravel-Provencher. *La spiritualité sacerdotale mariale au 17^e siècle français d'après le dernier des grands béruilliens, saint Louis-Marie Grignon de Montfort*, Mémoire de Maîtrise, Université de Montréal, 1989, 153 p.

3. Cf. Jean-Paul II. *Lettres aux prêtres à l'occasion du Jeudi-Saint*, www.vatican.va. À l'avenir : *Lettres aux prêtres* dans le texte; cf. Hans Urs von Balthasar. « Women Priests ? », *New Elucidations*, op. cit., p. 194.

tiels. Pour ces raisons [...] l'Église ne se sent pas autorisée [...] »⁴. Or, nous savons aussi qu'en ce temps particulier de l'histoire ecclésiale, le pape Paul VI réformait la doctrine ministérielle (*Liber de Ordinatione*, 1968). Il y a donc possibilité d'ouvrir la question posée par *Inter Insigniores*. Dès lors, la reconnaissance de Marie, comme « première disciple du Christ » (*Marialis Cultus*, no 35) dans l'appel et la mission avant les apôtres (*Redemptoris Mater*, no 20) justifie la quête des éléments essentiels nécessaires au ministère sacerdotal.

Afin de saisir la profondeur du rôle de Marie femme « eucharistique » chez le pape Jean-Paul II, je limiterai mon analyse aux *Lettres* qu'il adressait *aux prêtres* pendant son pontificat à l'occasion du *Jeudi Saint* (1979-2005). Cette analyse sera développée en trois volets : la spiritualité sacerdotale mariale et le pouvoir eucharistique (1979-1986); l'Année mariale comme année charnière pour les nouveaux ministères féminins (1987-1988) et du Cénacle de la Pentecôte à la collégialité épiscopale (1989-2003).

La spiritualité sacerdotale mariale et le pouvoir eucharistique (1979-1986)

Toutes les *Lettres aux prêtres à l'occasion du Jeudi Saint* se terminent par une

évocation mariale. Bien que le titre de « mère des prêtres » retienne plus spécifiquement l'attention, souvent sans référence à sa condition de disciple, un nouveau paradigme pointe à l'horizon et établit un déplacement. Désormais, l'attention ne sera plus uniquement tournée vers l'intériorité mariale du prêtre mais vers le « charisme fondateur » de Marie (Jn 16,21; Jn 19,26-27). Dès le début de son pontificat, le pape Jean-Paul II établit l'analogie entre le « pouvoir eucharistique » accordé aux apôtres et le « don maternel johannique » de Marie : « Nous tous, proclamons le pape Jean-Paul II, recevons le même pouvoir par l'ordination sacerdotale, nous avons les premiers, en un certain sens, le droit de voir en elle notre Mère (afin que) vous retrouviez en Marie la *Mère du sacerdoce* que nous avons reçu du Christ » (*Lettres aux prêtres*, 1979, no 11)⁵. Selon le pape Jean-Paul II, il n'y a que Marie pour exprimer, comprendre et saisir dans sa plénitude, cette vie reçue et donnée en Jésus-Christ (cf. Lc 22,32; cf. Mt 12,49-50). À l'instar de l'analyse critique d'*Inter Insigniores* effectuée par Hans Urs von Balthasar, le « oui » de Marie sera proposé sous la dimension trinitaire du drame du salut. Le pape Jean-Paul II questionne « l'apparente »

4. Congrégation de la Doctrine de la Foi. *Inter Insigniores*, no 4-5.

5. Les italiques étaient dans le texte cité. Il en est de même pour les citations qui suivent.

absence de Marie à la Cène du Seigneur: « Il ne nous est pas dit, écrit-il, si ta *Mère se trouvait au Cénacle* du Jeudi Saint. Toutefois, nous te prions spécialement par son intercession. Qu'est-ce qui peut lui être plus cher que le Corps et le Sang de son Fils confiés aux apôtres dans le mystère eucharistique, le Corps et le Sang que nos 'mains sacerdotales'⁶ offrent sans cesse en sacrifice pour la 'vie du monde' (Jn 6,51) ? » (*Lettres aux prêtres*, 1982, no 10). Nous retrouvons cette même pensée au concile Vatican II. Celui-ci ne percevait pas la médiation d'intercession de Marie comme un obstacle à l'unique médiation du Christ (*Lumen gentium*, no 60).

L'Année mariale comme année charnière pour les nouveaux ministères féminins (1987-1988)

En l'Année mariale, la théologie du pape Jean-Paul II présentée dans les *Lettres aux prêtres à l'occasion du Jeudi Saint* associe la Cène du Seigneur et Gethsémani. En cette « heure » rédemptrice, Jésus de Nazareth authentifie la mission ecclésiale de Marie: « En effet, écrit-il, comme l'enseigne le Concile à la suite des Pères, Marie nous précède dans ce pèlerinage et elle nous offre un exemple sublime que j'ai cherché à mettre en relief également dans la récente

encyclique, publiée en vue de l'Année mariale » (*Lettres aux prêtres*, 1987, no 13). Fondamentalement, la dimension trinitaire de l'ordination sacerdotale permet de saisir la relation particulière entre la maternité de Marie et la maternité spirituelle du prêtre : « le mystère de la fécondité surnaturelle par l'action de l'Esprit-Saint fait d'Elle, la 'figure' de l'Église qui à son tour devient Mère : par la prédication et le baptême, elle engendre à une vie nouvelle et immortelle des fils [et des filles] conçus du Saint-Esprit et né(e)s de Dieu (*Lumen Gentium*, no 64) » (*Lettres aux prêtres*, 1987, no 13). Conformément aux Écritures, le pape Jean-Paul II n'établit aucune dichotomie entre la maternité spirituelle de Marie et le pouvoir d'agir *au nom du Christ Jésus (in persona Christi)*⁷: Jn 16,21-25; cf. Ga 4,19). « Dès lors, s'empresse-t-il d'ajouter, disons-le en concluant, pour que le témoignage de l'Apôtre (Jean ou Paul) puisse devenir aussi le nôtre, il faut que nous revenions constamment au Cénacle et à Gethsémani, et que nous retrouvions le centre même de notre sacerdoce dans la prière et par la prière » (*Lettres aux prêtres*, 1987, no 13). Conséquemment, il fixait cet impératif : « Il faut donc que chacun de nous l'accueille chez lui comme l'apôtre Jean l'accueillit sur le

6. Nous reconnaissons dans cette expression, un clin d'œil à la spiritualité de l'École béruillienne : « le sacrifice eucharistique offert par les mains de Marie ».

7. Voir *Lettres aux prêtres*, no 1.

Golgotha, c'est-à-dire que chacun de nous permette à Marie de prendre demeure 'dans la maison' de son sacerdoce sacramentel, comme mère et médiatrice de ce 'grand mystère' (cf. Ep 5,32) que nous tous désirons servir par notre vie » (*Lettres aux prêtres*, 1987, no 13).

À cet effet, si l'Année mariale ouvrait de nouveaux horizons envers le rôle maternel de Marie, la situation des femmes au sein de la vie de l'Église ne fut pas occultée pour autant. Dans ce temps particulier de l'histoire ecclésiale, la lettre apostolique de Jean-Paul II *La dignité et la vocation de la femme* interpellent le ministère : « Le prêtre, écrit le pape Jean-Paul II, en raison de sa vocation et de son ministère, doit découvrir d'une manière nouvelle le problème de la dignité et de la vocation de la femme, dans l'Église et dans le monde d'aujourd'hui. Il lui faut comprendre à fond ce que voulait nous dire à tous le Christ quand il parlait avec la Samaritaine (cf. Jn 4, 1-42), quand il défendait la femme adultère menacée de lapidation (cf. Jn 8,1-11), quand il rendait témoignage à celle dont les nombreux péchés avaient été remis parce qu'elle avait montré beaucoup d'amour (cf. Lc 7,36-50), quand il parlait avec Marie et Marthe à Béthanie (cf. Lc 10,38-42 ; Jn 11,1-44) et, enfin, quand il

annonçait aux femmes, avant tout autre, 'la Bonne Nouvelle' pascale de sa Résurrection (cf. Mt 28, 1-10) » (*Lettres aux prêtres*, 1988, no 5).

À l'instar de l'« œuvre commune » de madame Adrienne von Speyr et de Hans Urs von Balthasar, objet de mes recherches doctorales, il s'agit de découvrir, à la suite de ces maîtres, la nouveauté christologique. Cela signifie « pour nous » un renversement de la pensée (*Vertmittlung*). En cet instant de grâce, le pape réhabilite la dignité véritable de la femme: « Auprès de Marie qui représente l'accomplissement⁸ singulier de la 'femme' de la Bible dans le *Protévangile* (cf. Gn 3, 15) et l'*Apocalypse* (12,1), cherchons à obtenir aussi la capacité d'un juste rapport avec les femmes et l'attitude qu'avait Jésus de Nazareth lui-même à leur égard » (*Lettres aux prêtres*, 1988, no 5).

Du Cénacle de la Pentecôte à la collégialité épiscopale (1989-2003)

En dernière analyse, nous atteignons l'apogée de la pensée mariale du pape Jean-Paul II, soit l'indissociabilité entre le ministère apostolique de Marie et la collégialité épiscopale. Désormais, la maternité de Marie, « mère des prêtres et du sacerdoce » atteint sa plénitude. Érigée dans les dernières années du pontifi-

8. Voir Jn 19,30. L'œuvre commune d'Adrienne von Speyr et Hans Urs von Balthasar s'inscrit dans cette pensée.

cat du pape Jean-Paul II (2003), la statue de *Notre-Dame de l'Espérance* indique la voie vers l'authentification du rôle « fondateur » de Marie au sein de l'Église-institution: « les apôtres, réunis autour de Marie au Cénacle de la Pentecôte, la regardent comme dans un miroir, un miroir dans lequel ils se voient eux-mêmes comme Église, Épouse du Christ » (*Lettres aux prêtres*, 1988, no 7). En ce lieu-source, Marie mère et figure de l'Église du Christ constitue « l'un des éléments essentiels de la vocation sacerdotale » (*Lettres aux prêtres*, 1988, no 7), tant recherchée par *Inter Insigniores*. Cela permet d'établir le passage entre la spiritualité (intériorité du prêtre) et la théologie du ministère: « L'Église, dit-il, a toujours enseigné que la première manifestation de l'Église dans le monde eut lieu le jour de la Pentecôte au Cénacle quand l'Esprit Saint descendit en langues de feu sur quelques femmes réunies avec Marie la Mère de Jésus, et les frères de Jésus (cf. Ac 1,14; cf. 2,1) » (*Lettres aux prêtres*, 1988, no 7). Chez lui, le rôle de Marie, la femme eucharistique *ne peut être occulté* du mémorial eucharistique : « 'Faites ceci en mémoire de moi' (Lc 22,19), dit-il. Dans le 'mémorial' du Calvaire est présent tout ce que le Christ a accompli

dans sa passion et dans sa mort. C'est pourquoi *ce que le Christ a accompli envers sa Mère*, il l'accomplit aussi en notre faveur. Il lui a en effet confié le disciple bien-aimé et, en ce disciple, il lui confie également chacun de nous (cf. Jn 19,26-27).⁹ » Associant les Églises d'Orient et d'Occident dans une foi commune, Marie participe « avec l'Église comme Mère de l'Église, en chacune des Célébrations eucharistiques. Si, Église et Eucharistie constituent un binôme inséparable, il faut en dire autant du binôme Marie et Eucharistie. »¹⁰

Tout au cours du pontificat de Jean-Paul II, de plus de 26 ans, une unique parole est proclamée, soit le lien indissociable entre la spiritualité sacerdotale mariale et la théologie du ministère eucharistique vécu en présence de Marie au sein de la collégialité apostolique. Cette vision appelle une réforme inévitable. En effet, comment attester en même temps de l'évolution du rôle de Marie au sein de la vie de l'Église « visible » et des ministères institués sans accueillir l'appel vocationnel des femmes ? Ayant reçu son appel, ces femmes ne se sont-elles pas engagées à sa suite, par la formation et l'engagement au sein des divers ministères pastoraux ?

⁹ Jean-Paul II, *Ecclesia de Eucharistia*, no 57.

¹⁰ *Ibid.*

LA VIRGINITÉ DANS LA BIBLE HÉBRAÏQUE ET LE JUDAÏSME

Micheline Gagnon, *Myriam*

La Bible hébraïque comme le judaïsme, parce que produits dans une société patriarcale, exaltent d'abord et avant tout le mariage et la fécondité, ainsi que la virginité de la jeune fille avant son introduction dans la maison de son époux.

Le parcours proposé se concentrera sur les notions de virginité et de continence volontaire, parce qu'elles touchent directement au thème de ce numéro. Nous espérons ouvrir ainsi aux lectrices et lecteurs de *L'autre Parole* une voie d'accès à une lecture renouvelée ou plus approfondie de la virginité de Marie.

Bref aperçu sur l'arrière-fond culturel du monde juif

Pour comprendre toute la richesse signifiante de la virginité, nous devons la resituer dans la culture au sein de laquelle cette notion est née. Pour beaucoup de peuples du Proche-Orient ancien, la virginité exprime l'absence de toute activité sexuelle. En font foi les expressions nombreuses et variées par lesquelles on veut signifier l'état d'une jeune fille qui n'a pas eu de rapports sexuels : « celle qui n'a pas été connue (de l'homme) », « celle qui n'a pas été ouverte », « celle qui n'a pas été enfoncée ». Ces varian-

tes au terme de virginité peuvent aussi souligner la jeunesse d'une fille d'âge nubile, « qui n'a pas encore été mère, qui n'a pas eu la possibilité de l'être, qui est " en réserve de maternité" »¹. Ici, comme dans le texte hébreu d'Isaïe 7, 14, la virginité est toujours conjointe et ordonnée à la mission que reçoit la femme : devenir mère.

Valeur reconnue à la virginité et la continence volontaire

En contexte biblique, la virginité peut revêtir un double sens et désigner d'une part, la virginité de fait comme celle d'une jeune femme en âge d'être mariée et qui ne réalisera sa nature de femme que dans la maternité, et d'autre part, la continence volontaire. La virginité, avec espoir de mariage et de maternité, est une « valeur d'avenir » hautement estimée et soigneusement préservée en Israël². Tout le processus éducatif de la jeune fille soumise à l'autorité mascu-

1. P. Grimal. « L'antiquité grecque et romaine », *La première fois, ou le roman de la virginité perdue à travers les siècles et les continents*, Paris, Ramsay, 1981, p. 230.

2. La version grecque de la Genèse utilise trois mots hébreux distincts pour traduire l'état de virgini



line tend à conserver ce bien le plus précieux jusqu'au jour de ses noces, car l'honneur familial y est en cause. Aussi, la famille entière éprouvera une honte qui peut même lui survivre, si la jeune fille est déflorée en dehors du mariage, comme ce fut le cas de Dina (Gn 34,7) et de Tamar (2S 13,12-14) dont les frères répareront l'abomination en tuant l'agresseur.

C'est par le biais des prescriptions légales que le statut de la vierge constitue une valeur de premier ordre, ne comportant pas toutefois de signification religieuse. Le Deutéronome prévoit des peines sévères pour toute atteinte à l'intégrité de la vierge : le mari qui accuse faussement sa femme de ne pas avoir été vierge quand il l'a épousée, ne peut divorcer et doit payer une amende au père de celle-ci pour laver le déshonneur (Dt 22,13-20). Le cas de séduction d'une vierge s'inscrit au terme d'une série d'atteintes à la propriété du prochain. Le ravisseur de la jeune fille est contraint de la prendre pour épouse et de verser au père le « mohar des vierges » (Dt 22,28-29). S'il s'agit d'une femme promise à un autre homme, il doit être mis à mort. Si l'avère que la femme mariée ou fiancée a été ravie de

son plein gré - sans appeler à l'aide, si le rapt s'est produit en ville - elle sera elle aussi mise à mort (22,23-37). Encore ici, on peut conclure que la virginité est un état intermédiaire dont la prolongation constitue autant une tare qu'un écueil possible.

D'autres données bibliques mettent en évidence la valeur proprement positive de la virginité : non seulement les vierges royales portent une tenue spéciale (2S 13, 2.18), mais le roi ne peut qu'épouser une vierge (Est 2, 2-3; 1R 1,2). Il en est de même pour le Grand Prêtre (Lv 21,13 s.) et le simple prêtre (Ez 44,22). Les femmes enceintes sont parfois mises à mort (2R 8,12), mais la vie est laissée aux vierges (Nb 31,17-18). Le juste Job s'est fait un devoir de ne pas regarder les vierges (Jb 31,1). Dans certaines circonstances, la virginité ou la continence est en rapport étroit avec le sacré : le peuple d'Israël qui s'apprête à rencontrer Dieu au Sinaï doit s'abstenir de relations sexuelles (Ex 19,5); dans les combats de guerre sainte, les femmes n'ont pas le droit d'avoir une activité génitale avec les soldats en campagne (2S11,11); David et ses compagnons ne peuvent manger des pains sacrés que s'ils ont réglé avec soin leur vie sexuelle, en outre par la

→ té : *bétulah* (vierge), *na'arah* (jeune fille) et *'almah* (jeune femme). Voir la discussion de ces termes par C.D. Isbell, « Does the Gospel of Matthew Proclaim Mary's Virginité ? », *The Biblical Archeology Review*, III/2, 1976, p. 18-19.52.

continence (1S 21,5). C'est le plus souvent par souci de pureté rituelle ou légale que nous parvenons ces exemples plutôt qu'une véritable estime de la virginité ou du célibat.

Au seuil de l'ère chrétienne, une attention particulière est accordée à la continence des veuves après la mort de leur mari. Par exemple, Judith est glorifiée pour avoir refusé les multiples sollicitations des hommes qui s'offraient à elle (Jdt 16,22) et pour n'avoir point connu d'homme durant son veuvage, malgré sa beauté et sa richesse (8,7-8; 10,19). Si elle a délibérément renoncé au mariage et à la famille, c'était pour s'adonner entièrement à la prière et à la pénitence (8,5-6). L'évangile de Luc donne à peu près les mêmes éloges à la prophétesse Anne qui a refusé de se remarier dans l'attente du Messie (Lc 2, 37).

Entre valorisation et mépris

Paradoxalement, la virginité, impliquant un caractère négatif, n'est pas inconnue du monde dans lequel vivaient les femmes de l'ancienne Alliance. La manière dont elle est abordée dans le livre des Juges n'invite guère à un jugement favorable, si l'on considère que la seule

dignité de la femme lui vient de sa fonction maternelle. Quand, par exemple, la fille de Jephthé vouée au sacrifice promis à Dieu par son père lui demande deux mois de sursis, c'est pour pleurer, non pas la perte de sa vie, mais sa virginité et la maternité, que jamais elle ne connaîtra (Jg 11, 37-40). Sa mort avant le mariage est considérée comme un malheur comparable à la honte et à l'humiliation qui s'attachait à la stérilité.³ N'ayant pas connu d'homme, la jeune fille ne peut que se sentir rejetée hors de l'histoire, pour ne pas s'être pliée aux hasards de la fécondité. Cette même conception de la virginité se retrouve chez les prophètes quand, dans leurs lamentations, ils donnent à la fille de Sion le titre de « vierge d'Israël ». Attendant l'enfantement messianique mais sans y parvenir encore, elle déplore la malédiction qui pèserait sur elle si elle mourait sans mettre au monde le Messie qui doit la délivrer pour toujours de sa honte et de sa souffrance (cf. Jl 1,8; Am 5,2; Lm 1,15; 2,13).

L'idée qu'on puisse choisir librement la virginité, en tant qu'état de vie, est tellement étrangère à la mentalité de l'Israël ancien que l'hébreu biblique ne connaît

3. Bien que l'hébreu rabbinique n'ignore pas l'idée selon laquelle est vierge une fille « qui n'a jamais eu de rapports sexuels », il associe parfois la virginité avec l'incapacité de concevoir : « une vierge est une fille encore impubère. Ce ne sont pas les rapports sexuels qui mettent fin à ce genre de virginité mais les règles. » Cf. G. Vermes, *Jésus le Juif. Les documents évangéliques à l'épreuve d'un historien*, Paris Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », 1978, p. 285.

pas de terme particulier pour dire célibataire et pas davantage pour le mot chasteté. Dans la perspective du peuple de Dieu, orienté vers son accroissement, le célibat n'apparaît que comme une exception, ordinairement temporaire, en tout cas assez rare. Si Jérémie est « interdit » de mariage et de descendance par Dieu lui-même, c'est pour signifier prophétiquement la stérilité du peuple en état de péché (Jr 16,2). Le caractère négatif de la chasteté se retrouve également en Is 4,1 qui peut se lire comme une honte, une mortification sans pareille : sept femmes demanderont à un même homme de « porter son nom » et « d'enlever leur déshonneur ». L'état de célibat ne peut donc jouir dans cette perspective d'aucun statut privilégié.

C'est la même mentalité que reflète la tradition rabbinique conservée dans le Talmud. Il n'est guère envisageable qu'un homme puisse demeurer sans femme. Le célibat passe en effet pour quelque chose d'effrayant et de honteux comme en témoigne cette tirade cinglante : « Celui qui vit sans femme est privé de toute joie, de toute bénédiction, de tout bonheur (...); un homme sans

femme n'est plus un être humain⁴ ». S'il se soustrait à la nécessité d'engendrer, c'est comme « verser du sang humain » - ce qui constitue un péché contre la vie, un meurtre. La même chose vaut pour la jeune fille qui est faite pour devenir l'épouse d'un homme, et ne jouit d'aucune indépendance financière.

Si le célibat volontaire ne peut être envisagé comme un idéal normal de la femme juive, il est cependant considéré comme un honneur dans le judaïsme contemporain du Christ. Par exemple, la communauté des Esséniens, dont on a retrouvé à Qumrân de nombreux et importants témoignages historiques, vivait le célibat ou limitait l'usage du mariage - ce qui s'explique surtout par la perspective rituelle de pureté légale. Philon d'Alexandrie propose en exemple la vie pieuse et retirée d'une communauté d'hommes célibataires et de vierges d'un certain âge qui se consacraient à la contemplation et recherchaient l'amour de la sagesse. Les sectaires qumrâniens qui se rattachent très probablement au mouvement essénien n'apparaissent pas aussi affirmatifs en la matière⁵ : s'ils prévoyaient la pratique de la continence temporaire pour toute la durée de la

4. Yehamoth 62b, cité par S. Ben Chorin. *Mon frère Jésus. Perspectives juives sur le Nazaréen*, Paris, Seuil, 1983, p. 118.

5. Sur le célibat chez les Esséniens, voir A. Dupont-Sommer. *Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte*, Paris, 1968, p. 31s ; J. Carmignac. « Les Esséniens et la communauté de Qumrân », in A. George et P. Grelot (dir.). *Introduction à la Bible. Au seuil de l'ère chrétienne*, t. 3/1, Paris, Desclée, 1976, p. 142-160.

guerre eschatologique, ils ne prescrivaient jamais une vie de célibat total. Au contraire, les textes de la Règle annexe parlent explicitement de femmes, d'enfants et de mariage et la découverte des restes de plusieurs femmes et d'enfants dans le cimetière de Qumrân suppose admis le mariage et la procréation.

Avec le Nouveau Testament et l'apparition du christianisme, on passe à un nouvel état d'esprit vis-à-vis du célibat à motivation religieuse. Pour marquante que soit la virginité de Marie dans la naissance, c'est Jésus qui en révélera le vrai sens par ses paroles sur les eunuques (Mt 19,10-12) et les ressuscités (Mc 12, 5) comme aussi ses exigences de renoncement (Lc 14, 26; 18, 29). C'est la présence du Royaume qui explique le fait de rester non marié et sa possibilité.

Conclusion

La question du sens de la virginité demeure, au terme de notre parcours, une question de nature complexe ou ambiguë. Dans l'ancien Israël, comme dans d'autres régions du Proche-Orient, cette notion a subi une évolution progressive et s'est chargée d'un contenu qui vise autant l'abstinence de relations sexuelles que l'idée de jeunesse d'une fille pubère

en âge de se marier. Si la jeune femme doit garder sa virginité pour le jour du mariage, sous peine de mort, elle ne doit pas se fixer et demeurer dans cet état comme s'il s'agissait d'un idéal de vie. Le choix d'une vie de célibataire reste donc marginal. Dans une société où seul un mari et de nombreux enfants comptent, la virginité prise en elle-même ne peut que placer la femme dans une situation d'indigence et de pauvreté qu'elle doit chercher à dépasser dans la plénitude du mariage.

Dans le milieu juif, auquel Marie de Nazareth appartenait et où une libre option pour la virginité était chose impensable, puisque la femme était le plus souvent considérée dans sa maternité, il paraît peu probable que, fiancée et déjà engagée dans un projet de mariage, elle ait pu envisager un propos conscient de garder la virginité quand elle apprend sa maternité prochaine⁶. À strictement parler, les évangiles de l'enfance dans Luc et Matthieu ne mentionnent que la conception virginale du Fils de Dieu par Marie⁷. Un seul fait est mentionné pour expliquer la mise entre parenthèse de l'homme : l'action de l'Esprit. C'est donc bien que rien n'est impossible quand c'est *de la part de Dieu*.

6. De tels vœux sont anachroniques à ce moment de l'histoire où la virginité de Marie n'a pas le caractère religieux qu'elle acquerra au IV^e ou V^e siècle après Jésus-Christ.

7. Cf. M. Miguens, « La Virginitad de Maria. El silencio del Nuevo Testamento », *Estudios Biblicos*, n° 33, 1974, p. 245-64.

UNE DÉVOTION FÉMINISTE À MARIE RÉCIT PERSONNEL

Denise Couture, *Bonnes Nouv'ailes*

A la maison, j'ai un petit autel sur lequel je dépose des objets symboliques que je déplace, que je remplace, des objets qui inspirent ma vie spirituelle et de prière, moi qui me dis féministe, chrétienne et interspirituelle. Il s'y trouve des images, celles de saintes et celle que j'aime bien du cœur ouvert d'un Jésus rayonnant, forme tangible de l'amour-agapè.

Mon garçon, même devenu jeune adulte, continue de collectionner et d'échanger des cartes de joueurs de hockey. Moi sa mère, je ne suis pas en reste. J'amasse des cartes spirituelles pour les déposer éventuellement sur l'autel, mais je ne fais pas d'échanges. J'en transporte parfois une dans mon porte-monnaie comme c'est le cas ces jours-ci, quand je désire éprouver dans le quotidien l'énergie spirituelle qui s'en dégage.

Une dévotion personnelle à Marie

Autour de cette pratique personnelle, j'en suis venue à accumuler quelques images devenues chères de Marie, la mère de Jésus, Marie pleine de grâce. Il m'arrive rarement de demander des faveurs à Marie pour la raison que je ne fais pas souvent des prières de demande. Quand cela se produit, je m'adresse alors à Notre-Dame-du-Cap, une figure mariale québécoise. Chacun de

mes pèlerinages à la Basilique du Cap-de-la-Madeleine a eu de l'importance. On peut y écrire une demande sur un papier et la déposer dans une boîte prévue à cet effet.

Présentement, l'image de Marie qui se trouve sur mes tables, autant à la maison qu'au bureau, est celle de Notre-Dame de la Guadeloupe, la Vierge nationale du Mexique. C'est la carte de Marie qui a passé le plus de temps dans mon sac à main ces dernières années, sûrement parce que j'ai dirigé la recherche d'une étudiante dont la thèse portait sur cette Marie avec qui des millions de Mexicaines et de Mexicains ont une relation quotidienne vivante et d'amour profond.

Comment une féministe (radicale) peut-elle vouer une dévotion à la Vierge Marie ? La question se pose. Il faut dire que je m'engage très librement dans cette relation spirituelle sans égard à la dogmatique théologique catholique, sur-

tout que je suis théologienne universitaire. Je réécris ainsi dans une perspective féministe les énoncés sur Marie pour répondre au souffle de vie du moment, à la manière dont L'autre Parole réécrit le texte biblique. Le rapport intime que j'établis avec Marie change dans le temps, selon mon humeur, selon mon état intérieur, selon les discussions du moment. Ma dévotion prend ainsi la forme d'un ensemble composite. Une telle fluidité dans une diversité de rapports est devenue, pour moi, une condition d'exercice de ma relation spirituelle à Marie.

Le rejet de Marie

Comment ça se passe ? Et bien, certains jours, la colère domine et bouillonne dans mon cœur devant la manière dont le christianisme a, par l'intermédiaire de la figure de Marie, historiquement légitimé (sacralisé) un phallocentrisme socio-symbolique de subordination des femmes aux hommes. Il m'importe de préserver cette colère féministe au sens d'une rage qui se mue en courage d'action pour créer des relations justes entre les femmes et les hommes. L'indignation féministe devant le traitement réservé à Marie et ses effets néfastes sur les vies des femmes peut donner lieu à de multiples analyses selon la perspective où l'on se situe.

Le problème de la position que l'on a

fait occuper à Marie dans le christianisme est que le divin féminin n'a jamais pu se déployer en tant que force propre, comme dans les figures des déesses ou de la Déesse Mère. Le problème est que Marie n'est pas divine au même titre que le Dieu masculin monothéiste. Dans le christianisme, la figure féminine la plus proche du divin a pris la forme de la mère humaine du fils du Dieu qui, lui, demeure complet en lui-même. Les femmes s'en trouvent rabaisées par une sacralisation de l'attribution aux femmes du rôle de mère au service de leurs fils, une politique terrible et injuste des rapports entre les humains. On me dira que cette lecture justifie de quitter le christianisme, une religion qui n'est pas une bonne nouvelle (une *bonne nouv'aile*) pour les femmes. J'adopte plutôt la position que la Pentecôte, que le don de l'Esprit aux disciples de Jésus à chaque génération nouvelle, ouvre à de possibles constructions de la Dieu chrétienne dans une perspective féministe.

Tout cela pour dire que les jours où je ressens cette colère, sentiment mêlé de plusieurs autres, indignation, tristesse, désolation, déception..., je me trouve incapable d'établir une relation intérieure à Marie. Elle attendra un autre jour. Je la rejette. Et j'ai besoin de vivre ces moments de rejet. Ils me rappellent que cela ne va vraiment pas pour les femmes à l'intérieur de cette tradition

qui m'a éduquée à Marie. Je désire ajouter que cette répudiation temporaire découle d'une expérience très personnelle qui vient de mon enfance, car ma mère a rejeté radicalement la figure de Marie, ce qui m'affecte jusqu'à aujourd'hui. Je me souviens qu'enfant, à l'église, assise à côté de ma mère, celle-ci m'interdisait de réciter le *Je vous salue Marie* avec le reste de l'assemblée. Elle et moi, seulement nous deux, elle et sa fille, nous nous taisions, en signe de protestation contre le modèle sexiste de Marie. J'en étais fière. Nous nous tenions bien droites toutes les deux, assurées dans notre position, un élément marquant de mon éducation féministe. Aujourd'hui, j'ai besoin de ces journées anti-figure sexiste de Marie. Je me trouve dans la position paradoxale où le rejet de la Mère spirituelle, Marie, me place dans le moelleux sentiment enveloppant du souvenir de l'amour maternel de ma mère physique dont le nom de baptême était d'ailleurs Mariette. L'éducation féministe qu'elle m'a donnée m'a préparée à une vie spirituelle en liberté, celle d'une chrétienne initiée à la Pentecôte.

Divine Marie pour des femmes divines

D'autres jours, mon cœur habite tout naturellement les images traditionnelles de Marie, la magnifique Reine du ciel, Mère divine, pleine de compassion, qui agit pour que justice soit faite aux plus

mal prises. Comme au Québec la dévotion populaire à Marie a disparu (ou décliné presque complètement), dans ces moments, je me relie intérieurement parfois aux pratiques spirituelles de féministes catholiques latino-américaines sachant que la Marie divine accompagne la vie quotidienne de ces femmes.

On sait qu'en réponse à certaines dévotions populaires, le Saint-Siège continue d'édicter une théologie mariale qui énonce que Marie n'est pas elle-même divine, qu'elle doit être comprise seulement comme une médiation vers le Christ, qu'elle est importante, certes, mais dans le sens où elle est la mère du Christ et le modèle des caractéristiques féminines. Et, comme on le sait, ces discours sont entendus par ceux qui veulent bien les entendre. En tout cas, des féministes latino-américaines ne les entendent pas. Pour elles, Marie est divine et elle habite dans le cœur des femmes pour les rendre divines. Ce n'est plus seulement Marie qui est pleine de grâce, mais chaque femme habitée d'elle.

C'est ainsi que les jours où j'établis une relation intérieure positive avec la Marie Reine du Ciel, elle devient pour moi la figure féminine de la Dieu, mystère insondable, source de la vie, immanente et transcendante, énergie vivante qui traverse les corps et les êtres. Elle est silence, douceur, amour et joie que l'on reçoit dans la grâce, que l'on ne peut

contrôler ou produire à gré, mais seulement accueillir. Marie : mère divine et divin au féminin. Marie : source du souffle spirituel des femmes. Vous comprenez maintenant pourquoi les jours où l'appel spirituel surgit en moi de garder l'union intérieure à la Dieu, il m'arrive d'insérer une carte de Notre Dame de la Guadeloupe dans mon sac.

Il y a les journées de rejet et il y a les journées d'union mystique. J'ai besoin des deux. Et, dans le deuxième cas, Marie prend la forme de la Dieu elle-même.

Marie, l'amie

Parfois, influencée par les discours théologiques, je rencontre la Marie disciple de Jésus et amie dans la foi. Celle-là correspond à la figure œcuménique des dernières décennies sur laquelle les théologues et les théologiens universitaires, catholiques et protestants, se sont entendus. Elle inspire une vie croyante. Dans la perspective féministe, cette foi appelle à la liberté dans l'Esprit pour le souffle de chaque femme.

Marie et la sexualité

La figure catholique de Marie comporte une contradiction, elle est vierge et mère en même temps, les deux, de sorte que le modèle à imiter est inatteignable pour les femmes, de sorte que celles-ci demeureront toujours en dessous de l'idéal

qu'on leur a forgé. Voilà une autre dimension de la figure de Marie qu'il faut détourner et construire autrement. Les possibilités sont ouvertes : il revient à chacune d'imaginer ce qui la rend libre.

En ce qui concerne le lien intérieur à la Marie vierge, je me rattache à une réécriture de l'histoire de la vie de Marie que nous avons faite à *L'autre Parole*. Délaissant l'approche historico-critique pour inventer librement un récit qui a du sens pour nous aujourd'hui, nous avons imaginé une femme libre sexuellement qui a joui des caresses sexuelles échangées, avec pour résultat une grossesse avant mariage et les problèmes que cela a pu entraîner. L'absence de sexualité de Marie ne faisait pas vrai pour nous (Bonnes Nouv'ailes, Célébration de Noël, in *L'autre Parole*, no 60, hiver 1994, pp. 31-38).

Sous un autre angle, j'aime bien reprendre l'idée de la virginité en tant que relation à soi intime comme femme en train de devenir sujet. Il s'agit d'une virginité à construire par rapport au phallocentrisme ambiant. Elle favorise le surgissement d'une jouissance féminine pour des femmes libres sexuellement et spirituellement. Quand je contemple des images traditionnelles de Marie vierge et pleine de grâce, il m'arrive ainsi d'être ramenée à ce qui menace peut-être le plus le phallocentrisme : la jouissance féminine.

Pour finir en douceur

Nous venons d'une histoire chrétienne de domination des femmes, légitimée par la figure symbolique de Marie. Cela explique qu'une dévotion à Marie soit devenue une affaire complexe, qui comporte divers aspects qui s'entrechoquent entre eux. C'est dans ce contexte culturel, qu'avec les années, ma dévotion féministe à Marie soit devenue essentielle à ma vie spirituelle, dans ses différents versants, qu'il s'agisse du rejet ou de l'union intérieure. Cette dévotion est vivante et ouverte. Elle se renouvelle. Elle accompagne ma ligne de vie. Elle comporte de multiples dimensions qu'une vie ne suffira pas à explorer. Ces temps-

ci, l'union intérieure à Marie, Mère divine, provoque en moi une vibration de douceur infinie que j'accueille comme une grâce. Quand de telles choses m'arivent, je ne cherche pas à interpréter théologiquement tout de suite ce qui se passe. Je préfère me laisser baigner dans l'énergie divine qui passe, dans cette énergie en processus d'incarnation, que j'analyserai plus tard. Mais je sais déjà que cette douceur ineffable intervient dans un rapport à soi intérieur, lieu de l'émergence d'un souffle propre comme femme qui a à naître et à renaître malgré les phallocentrismes qui viennent de partout et qui continuent de déterminer jusqu'à l'être profond.

naissance dans notre corps, peuvent également influencer grandement le fonctionnement de notre cerveau¹². Bien sûr, tout cela nécessite encore d'être soumis et approfondi par les experts en la matière qui fourniront peut-être un jour la clé à ces nombreux problèmes tant sur le plan physiologique que psychologique.

Pour les apparitions, comme pour tous les phénomènes qui frôlent le paranor-

mal, la polémique demeure donc ouverte. Et pour terminer sur une note d'humour, Marc Hallet souligne que certains prétendent à la véracité des apparitions, par le fait même qu'il en existe de fausses et, selon lui, « c'est ainsi que les Mariolâtres écrivent l'Histoire »¹³.

12. Marc Hallet, p. 271.

13. Marc Hallet, p. 275.

Billet... Une jeune audace
de Monique Dumais

Une nouvelle charte québécoise pour une image corporelle saine et diversifiée a officiellement été signée le 16 octobre 2009 par des gens de l'industrie de la mode à Montréal. Elle a été lancée en présence de la ministre responsable de la Condition féminine, Christine St-Pierre.

Cette annonce surprend de prime abord par son aspect tout à fait inédit. Cette charte vient soutenir les efforts des personnes qui luttent contre des images toutes fabriquées dans le milieu de la mode et de la publicité pour des femmes minces, et qui poussent à l'anorexie et la boulimie. Sept principes y sont proposés tels que : « promouvoir une diversité d'images corporelles comprenant des tailles, des proportions et des âges variés, dissuader les comportements excessifs de contrôle du poids ou de modification exagérée de l'apparence ». Vous pouvez consulter le document sur le site du Secrétariat à la condition féminine : www.scf.gouv.qc.ca. Dans la bulle « recherche », inscrivez le nom de la Charte.

Ce sont deux jeunes filles, Jacinthe Veillette et Léa Clermont-Dion, qui sont au point de départ de cette charte. Elles avaient fait signer une pétition et

demandé au gouvernement du Québec d'intervenir concernant les images de maigreur et les images irréalistes de femmes projetées dans les médias. Le succès de leurs démarches montre qu'il ne faut jamais craindre de pousser plus loin des initiatives qui s'imposent, et que tout peut réussir peu importe l'âge.

Il me semble qu'un vent de jeunesse souffle sur le féminisme. Que ce soit la Charte québécoise pour une image saine et diversifiée, le rassemblement pancanadien de 500 jeunes féministes, les ReBELLES, en octobre 2008 ou l'élection d'Alexandra Conradi comme présidente de la Fédération des Femmes du Québec, en septembre 2009, ces événements apportent une ardeur nouvelle au mouvement féministe au Québec. L'autre Parole souhaite saluer cet élan de jeune audace.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Amnistie internationale

Chaque année au Burkina Faso, plus de 2 000 femmes meurent de complications liées à la grossesse et à l'accouchement. Certaines femmes décèdent parce qu'elles ne peuvent rejoindre un établissement de santé. Dans bien des cas, elles ne peuvent payer les frais demandés alors que d'autres subissent les conséquences d'une réserve de sang insuffisante, du manque de médicaments, d'équipements ou de personnel qualifié.

Si le droit burkinabè reconnaît l'égalité des hommes et des femmes, dans les faits, la plupart des femmes sont soumises aux hommes tout au long de leur vie. Parmi les raisons pour lesquelles les femmes ne reçoivent pas les soins de santé maternelle dont elles ont besoin, notons le manque d'information sur leurs droits en matière de sexualité et de procréation et leur statut inférieur qui affecte leur droit de décider quand et la fréquence des maternités.

Pour en connaître plus sur le pays et la campagne qui s'échelonne au cours des deux prochaines années ou sur la campagne mondiale Exigeons la dignité que mène Amnistie internationale depuis 2009, vous pouvez consul-

ter le site : www.amnesty.org/fr voir la campagne contre les atteintes aux droits humains qui entretiennent la pauvreté.

Source : Amnistie internationale – communiqué du 27/01/2010

La Banque Laurentienne donne l'exemple aux autres banques

Avec la nomination en octobre 2009, de Marie-France Poulin à son conseil d'administration (c.a.), la Banque Laurentienne se positionne avantageusement par rapport à ses rivales pour ce qui est de la représentation des femmes à son c.a.. De treize membres qui composent son conseil, cinq sont des femmes.

Il est à noter que, si l'institution financière est encore loin de l'objectif du Mouvement d'éducation et de défense des actionnaires (MÉDAC) qui souhaite la parité, elle se rapproche toutefois du quota de 40 % que la Norvège impose aux sociétés ouvertes.

Sources : sites internet des sept plus grandes banques canadiennes au 23 octobre 2009.

Tourisme sexuel : l'étau se resserre autour des agresseurs

Les vacanciers qui partent pour les destinations soleil de l'Asie et de certains pays européens doivent s'attendre à trouver dans leurs documents de voyage une note les avisant qu'ils s'exposent à des poursuites criminelles s'ils ont des relations sexuelles avec des personnes mineures à l'étranger. Le Bureau international des droits des enfants (BIDE), une ONG fondée par la juge Andrée Ruffo et patronnée par l'Organisation des Nations Unies, a invité les voyageurs à adhérer à son code de conduite et cela avec l'accord de l'Association des grossistes Québécois.

L'UNICEF estime qu'entre 1 et 2 millions d'enfants sont exploités sexuellement dans le monde.

La Thaïlande bénéficie d'une sinistre

réputation à cet égard. L'image du pays a été sérieusement entachée à l'étranger, ce qui a amené les autorités à faire des efforts pour éradiquer la prostitution infantile, explique Catherine Beaulieu, porte-parole du BIDE. S'il est plus difficile de trouver des enfants qui se prostituent à Bangkok, il y a des destinations émergentes : l'Argentine, le Pérou, le Costa Rica., l'Inde, le Kenya, l'Afrique du Sud et la Colombie.

Source : *Cyberpresse*, 16 janvier 2010

Marie-Josée Baril

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

*Comité de rédaction: Denise Couture, Monique Hamelin, Louise Melançon
Travail d'édition: Christine Lemaire*

*Impression: Centre de copie BP Papillon
Abonnements: Marie-France Dozois
Envoi postal: L'équipe de Phoebé*

*Abonnement régulier: 1 an (4 nos) 14,00\$
de soutien 25,00\$
à l'unité 4,00\$*

L'autre Parole est en vente à La Librairie des Éditions Paulines, à Montréal.

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

*Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
Téléphone: (514) 522-2059
Courriel: dozoismf@yahoo.ca*

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

*Pour nous joindre:
Nom: Carmina Tremblay
Téléphone: (514) 598-1833
Courriel: carmina@cooptel.qc.ca
Site internet: <http://www.lautreparole.org>*

Poste-publications Convention No. 40050266
Enregistrement No. 9307

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada,
par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP),
pour nos dépenses d'envoi postal.

The logo for the Government of Canada, featuring the word "Canada" in a stylized font with a small crown above the letter 'a'.